

L'HEURE DE L'ANGE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Phébus

Traduits de l'afrikaans par Pierre-Marie Finkelstein :

Des voix parmi les ombres, roman, 2014

Cette vie, roman, 2009. Prix du Meilleur Livre étranger, 2009

Retour au pays bien-aimé, roman, 2006

La Saison des adieux, roman, 2004. Prix Amphi, 2006

Traduit de l'anglais par Jean Guiloineau :

En étrange pays, roman, 2007 ; Libretto, 2014

Karel Schoeman est né en 1939 à Trompsburg (État libre d'Orange). Solidaire du combat des Noirs de son pays, il a reçu en 1999, des mains du président Mandela, la plus haute distinction sud-africaine: *The Order of Merit*. Son œuvre compte une trentaine d'ouvrages d'histoire et dix-sept romans dont certains sont considérés comme des chefs-d'œuvre de la littérature sud-africaine. Il a mis fin à ses jours dans la nuit du 1^{er} au 2 mai 2017 à Bloemfontein, en Afrique du Sud.

KAREL SCHOEMAN

L'HEURE
DE L'ANGE

roman

Traduit de l'afrikaans par
PIERRE-MARIE FINKELSTEIN

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original :
Die uur van die engel

© Karel Schoeman, 1995.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2018.

ISBN: 978-2-7529-1055-4

Arrivée

Lumière, espace, chaleur. Poussière. Un pays vaste et plat, un pays de pierres, d'arbustes et d'herbe brûlée par le gel, un pays de crevasses vides dans lesquelles l'eau s'écoule à la saison des pluies ; terre à moutons où les fermes se sont vidées de leurs habitants et où ne broute plus le moindre mouton. Saillies rocheuses, crêtes rocheuses, collines rocheuses dont les couleurs et les formes changent avec la lumière vive de l'hiver et le lent mouvement des nuages devant le soleil. L'ombre glisse sur le veld et comble un instant les crevasses de son flot, l'ombre ruisselle sur les collines et frôle la terre de son mouvement mystérieux. Plus aucun panneau indicateur ne guide le visiteur dans le vide, les plaques de rues ont été enlevées, les clôtures sont fermées, les cadenas sont rouillés ; la maison est déserte, les boiseries craquent et se fendillent, les vitres sont brisées. L'on aperçoit encore çà et là quelques traces de la vie d'autrefois, un dicton épinglé au mur ou un almanach suspendu à un clou, mais le papier peint commence à se décoller, les plaques de tôle à se disjoindre, les lattes du plancher ploient déjà sous les pieds ; les oiseaux entrent et sortent par les portes et les fenêtres ouvertes et font leur nid. La vie d'autrefois s'est enfuie, le seul mouvement qui demeure est celui des oiseaux qui sautillent, le seul bruit, le grincement d'une porte ouverte qui va

et vient sur ses gonds, le claquement d'une plaque de tôle, le battement d'une branche contre une vitre. Puis tout redevient calme, le bâtiment ne livre plus aucune information; dehors cependant, dans le vaste pays, l'ombre et la lumière n'ont pas cessé leurs jeux. Dans cette immense étendue, de part et d'autre des collines, dans les vallées, dans le silence immobile à l'heure la plus chaude du jour, peut-être le chercheur solitaire pourrait-il percer le secret, trébuchant sur les cailloux qui roulent sur les pentes et font bondir les antilopes qui s'étaient endormies, dans le ravin où les pigeons soudain s'envolent et où l'eau suinte de la paroi goutte à goutte. Dans les vallées, de part et d'autre des collines, l'on pourrait se perdre en cherchant à percer, à l'heure la plus chaude du jour, l'insaisissable secret que suggère le paysage.

Les collines défilent, les crêtes s'estompent dans le flou du lointain; l'ombre des nuages glisse sur le pays, sur les bâtisses abandonnées et les enclos déserts, sur la route rectiligne et déserte. Il n'y a plus ni panneaux indicateurs, ni bornes kilométriques pour indiquer les distances, et le voyage se poursuit au gré du souvenir et de l'intuition, à la rencontre du passé. Quelque part, au-delà de l'horizon, doit se trouver la ville, quelque part, dans l'immensité du veld, des buttes et des collines dénuées de toute signalisation, se trouvent les ruines d'une maison, la tombe mangée par la végétation, la pierre tombale dépourvue d'inscription; quelque part, si l'on sait où chercher, dans cette immensité où plus aucun repère ne subsiste, dans la lumière blanche, à l'heure la plus chaude du jour.

L'heure de l'ange

Peu après midi, un jour de semaine, vers la fin de l'été de l'année 1838, l'ange du Seigneur apparut à Daniel Josias Steenkamp alors qu'il gardait les moutons de son frère dans le veld. Il – l'ange – se tenait, pour autant que le témoignage dont nous disposons nous permette de le savoir, à environ sept ou huit centimètres au-dessus d'un arbuste épineux, du moins est-ce là ce que l'on peut déduire de la description qu'en a laissée le bénéficiaire de cet événement mémorable.

L'apparition fut bien entendu quelque peu surprenante pour le jeune paysan, âgé d'à peine dix-sept ans, car même si l'on peut supposer chez lui, étant donné les circonstances, une certaine connaissance de la Bible, et même émettre l'hypothèse qu'il ait été en contact avec une Bible illustrée, il n'avait guère d'instruction et son expérience, en dehors des travaux quotidiens de la vie à la campagne, se limitait à assister tous les trois mois au culte avec Sainte Cène à Colesberg, ville où il avait fait sa confirmation quelques années plus tôt. Toutefois, pour étonnante qu'elle fût, il serait inexact de qualifier l'apparition de totalement inattendue ou de prétendre que le visionnaire n'y était pas préparé, car au moment où l'ange lui apparut – ici le non-initié, pleinement conscient de son ignorance de la terminologie adéquate, hésite un tant soit peu sur le choix des mots – il était précisément en

train de se recueillir, ainsi qu'il en avait l'habitude quand il passait la journée dans le veld avec les moutons, agenouillé sur une pierre plate, mains levées et visage tourné vers le ciel, les yeux clos, concentré sur sa prière : il était vêtu comme à son ordinaire, ainsi que l'on peut en déduire avec une certitude raisonnable de témoignages ultérieurs, d'une chemise et d'une culotte de peau, marchait pieds nus dans des chaussures de peau confectionnées soit par lui-même, soit par son frère, et il mentionne lui-même à ce propos, dans l'un de ses derniers poèmes, qu'il avait ôté sa veste et qu'il l'avait pliée et déposée sous un arbuste. Il était conscient – comme l'on peut raisonnablement le supposer – de la chaleur du soleil sur son dos et du feu de la pierre sous ses genoux, mais, selon son propre témoignage, il n'en demeura pas moins dans cette position inconfortable à laquelle il avait commencé de s'habituer grâce à une longue pratique. Il mit longtemps pour achever sa prière de midi et, lorsqu'il rouvrit les yeux, il fut aveuglé un instant par la vive lumière, car le soleil venait d'atteindre son zénith, mais une fois qu'il se fut réhabitué à la lumière du jour et au paysage familier, il prit conscience de la clarté encore plus vive qui émanait de l'apparition devant lui.

À quoi ressemblait l'ange, exactement ? Daniel Steenkamp ne le dit ni dans ses poèmes, ni dans ses déclarations ultérieures, et lorsqu'on l'interrogeait expressément sur ce sujet, il semble, d'après ce que l'on sait, que ses explications n'étaient pas très claires, ce qui servit de prétexte aux naïfs pour mettre en doute l'apparition dans son ensemble, tandis que d'autres, plus bienveillants, firent preuve d'intérêt et attribuèrent ce fait au léger défaut de prononciation dont il souffrait. Si l'on prend comme référence la Bible illustrée déjà mentionnée comme hypothèse, l'on peut supposer avec quelque vraisemblance un vêtement qui ondule, des ailes, voire une épée, un rameau d'olivier ou une fleur de lys, mais les indications sont rares et l'exégète en est réduit à exploiter

les faits dont il dispose. Lorsqu'on le poussait dans ses retranchements et qu'aucune échappatoire n'était possible, Steenkamp parlait toutefois d'un «jeune homme», chose qu'il ne faisait que lorsqu'il était sous pression et avec une mauvaise volonté manifeste, préférant quant à lui de toute évidence laisser la question du sexe et de l'âge en suspens et éviter, dans la mesure du possible, d'évoquer l'apparition : car non seulement il s'abstenait de tirer gloire de la distinction qui lui était échue, mais il semblerait même que cela le mît extrêmement mal à l'aise.

L'ange l'avait regardé sans faire un geste, brillant de lumière au-dessus de l'arbuste (ici l'exégète se retrouve en terrain connu, car le fait est attesté par les poèmes, même si l'on tient compte de la marge nécessaire à la licence poétique) ; pas tout à fait droit dans les yeux, mais un peu plus haut, juste au-dessus de sa tête, comme s'il avait conscience de la présence du jeune homme agenouillé en face de lui mais qu'il ne jugeait pas pour autant utile de le lui faire savoir, sans non plus esquisser le moindre geste ni faire mine d'ouvrir la bouche. Il ne vint pas non plus à l'idée du jeune homme de tenter d'adresser la parole à l'envoyé du ciel, estimant qu'il suffisait d'accueillir ce couronnement visible de sa prière par une immobilité identique, à genoux sur la pierre en plein soleil, les mains levées et les yeux grands ouverts, conscient tout à la fois du caractère authentique et exceptionnel de l'apparition et de l'ardeur du soleil, de la chaleur de l'après-midi et de la dureté croissante de la pierre sous ses genoux.

Quant à la question de savoir combien de temps avait duré cette confrontation muette entre l'observateur et l'observé, plus tard, lorsqu'on l'interrogeait à ce sujet, Daniel fut incapable de l'indiquer avec précision : très longtemps, répondait-il alors d'un ton vague qui minait sa crédibilité de manière désastreuse ; une autre fois, cependant, il déclara par inadvertance que c'était à peine si sa contemplation des mouvements des moutons entre les buissons et les mouvements des nuages

qui se profilait derrière la crête en avait été interrompue. Quoi qu'il en soit, après un temps indéterminé, l'apparition disparut de nouveau, ou du moins s'était-elle soustraite au regard d'une manière non précisée : très lentement, déclara-t-il un jour. Comme un nuage ? lui demanda-t-on alors. Oui, dit-il, comme un nuage. Une autre fois, cependant, il répondit très précisément par ces mots : « Il a disparu subitement. » Après quoi, ayant jeté un bref coup d'œil sur son troupeau dispersé qui se mouvait mollement dans la chaleur, le garçon s'était allongé à l'ombre d'un buisson pour dormir, pris soudain d'une immense fatigue. Ce ne fut toutefois que la première d'une longue série d'apparitions semblables sur une période de dix ans, voire davantage, et après quelque temps le garçon s'habitua à la présence et à la compagnie des anges lorsqu'il gardait les moutons dans le veld ou vaquait à quelque autre occupation, et ils devinrent pour lui des compagnons familiers.

Compte tenu du temps qui s'est écoulé depuis lors, de la mémoire défaillante des rares vieillards survivants, du caractère incomplet des archives des toutes premières années de l'histoire de notre paroisse à l'intérieur des terres et, dans une certaine mesure, de l'absence de toute autre documentation en quantité suffisante, faire la lumière sur le personnage de frère D. J. Steenkamp, aujourd'hui décédé, est désormais une tâche presque impossible, bien que l'auteur de ces lignes eût fait à maintes reprises des tentatives en ce sens au cours de ses recherches. Grâce à l'aimable bienveillance de notre confrère, le pasteur de Colesberg, il nous a été possible de consulter les registres de sa paroisse, mais pas plus que dans les archives de notre communauté nous n'avons pu obtenir la moindre information notable sur cette figure controversée. C'est la raison pour laquelle a crû en nous, irrésistiblement, l'impression que les pieux pères

fondateurs de notre Église, lesquels appartenait à la génération qui nous a précédés, n'avaient pas jugé bon, dans leur grande sagesse, pour troublés qu'ils fussent par les phénomènes qui s'étaient manifestés autour de la personne de frère Steenkamp, de pousser l'affaire plus loin ni de la soumettre aux autorités ecclésiastiques.

Les générations actuelles ne peuvent que déplorer cet état de choses; en effet, combien eussions-nous aimé trouver davantage de renseignements dans les procès-verbaux ou les rapports au sujet de cette figure marquante! Cette décision, quelque raisonnable qu'elle fût vraisemblablement par ailleurs, a également eu pour regrettable conséquence qu'il n'a jamais été possible, faute d'une enquête approfondie, de prouver que les rumeurs qui couraient à propos de Daniel Steenkamp parmi ses contemporains étaient dénuées de fondement et dès lors injustifiables, qu'elles se sont perpétuées dans la tradition populaire et la mémoire collective et que son souvenir demeure par conséquent entaché d'un soupçon de réprobation aussi ténu qu'inexpliqué. L'on ne saurait blâmer les âmes pieuses de l'époque des pionniers de ne pas avoir souhaité s'exprimer à ce propos, même dans les tout derniers temps et bien que trente années se fussent écoulées depuis la mort de l'intéressé. Combien de fois n'avons-nous pas eu à déplorer cette discrétion certes compréhensible, mais ô combien irréflectie, à laquelle nous nous sommes heurtés dans nos recherches, ce d'autant plus que les gens étaient extrêmement réticents à porter un jugement quelconque sur un serviteur de la Parole. Cette réticence à partager avec nous les souvenirs qu'ils avaient conservés de Daniel Steenkamp était si forte parmi les plus âgés de nos paroissiens que nous eûmes presque par moments l'impression que ce sujet, qui était pourtant à l'époque de notoriété publique au sein de la communauté, était désormais mis sous le boisseau. C'est à peine si les personnes que nous interrogeons voulaient bien concéder que «Danie», comme on le surnommait, était

– disaient-elles avec bonhomie – «*un drôle de zèbre*», et qu'il n'aimait rien tant que «*taquiner la muse*»; mais ni les visions que, selon son propre témoignage, il avait eues, ni la piété intérieure de sa vie spirituelle qui ressort de ses écrits ne fournissent la moindre information complémentaire.

Quel dommage que cette fausse pudeur nous empêche de mieux connaître le passé et de le consigner pour les générations futures! Les témoins de cette génération de pionniers disparaissent rapidement, et avec eux une source irremplaçable d'information pour notre connaissance de l'histoire de la fondation de notre Église dans l'État libre d'Orange et de ces hommes qui, ayant consacré leur vie à Dieu, avaient la responsabilité d'étendre Son Royaume dans ces contrées barbares, et dont nous aimerions honorer la mémoire comme il convient. Nous aimerions aussi, provisoirement, ajouter le nom de Daniel Steenkamp à la liste des pères fondateurs de notre Église dans la région du Transgariep et, tout en reconnaissant ouvertement qu'il semble avoir été une figure controversée de son vivant et qu'il subsiste jusqu'à nos jours des doutes ou des réserves le concernant, nous souhaiterions également souligner qu'il est nécessaire, lorsque l'on porte un regard sur les générations qui nous ont précédés, de tenir compte de la difficulté des circonstances que les communautés chrétiennes ont dû affronter pour maintenir leur isolement parmi les Bâtards, les Griquas et les Bochimans, ainsi que de la vigilance et de la sévérité, souvent excessives, dont ont dû faire preuve les notables du lieu afin de maintenir la pureté de la doctrine et la souveraineté des autorités ecclésiastiques. Ne nous laissons pas dès lors aveugler par des rumeurs que rien n'est jamais venu corroborer et n'accordons pas exagérément foi à des traditions populaires que rien n'est venu étayer. Les écrits diffusés de la main de notre frère aujourd'hui décédé, que nous avons eu le privilège de pouvoir consulter grâce à la bienveillance de ses proches parents, ne témoignent pas il

est vrai d'une grande culture et se présentent souvent sous forme d'une versification imitée de celle des Psaumes, ce qui malheureusement nuit à leur pureté, mais malgré tout, quels que puissent être parfois les défauts de leur apparence, la pureté des pensées qu'ils expriment, leur franche aspiration à la piété et au don total de soi au Créateur tout-puissant, de même que la description de l'expérience de Dieu qu'en a faite leur auteur, ne laissent pas de nous émouvoir. Comme il est navrant que ne nous soient pas parvenus en plus grand nombre des générations précédentes des écrits de ce genre, dans lesquels les réflexions, les prières et les gémissements d'une époque où il n'y avait ni temple ni paroisse, nous renseignent sur la fondation et les enseignements, afin de faire honte à notre génération, ô combien plus privilégiée, et – espérons-le – de l'inciter à imiter nos pères !

L'auteur de ces lignes, en tant que serviteur de l'Évangile de la paroisse où Daniel Steenkamp est décédé et où il est enterré, est conscient de l'obligation toute particulière qui lui incombe de restaurer l'honneur de sa mémoire et de mieux faire connaître son exceptionnel témoignage de chrétien. Il est convaincu qu'un zèle appliqué permettra d'en savoir davantage sur la vie et sur l'œuvre de cet autodidacte certes original, mais chrétien convaincu, et se risque même à espérer que seront mis au jour des écrits de la main du défunt dont nous ne soupçonnons pas encore l'existence. C'est ainsi que nous avons bon espoir de retrouver ici, dans ce district, peut-être à l'occasion d'un culte en plein air, la trace de la tombe du poète dans la ferme isolée où il a rendu l'âme, tombe qui serait, dit-on, dans un état de grand délabrement ; c'est tout récemment que nous avons appris que la dernière de ses sœurs encore de ce monde, aujourd'hui très âgée, vit dans le district de Hopetown, de sorte qu'il est possible, pour autant que nous parvenions à dégager le temps nécessaire à ce long

voyage, que nous puissions obtenir d'autres renseignements auprès de cette pieuse femme.

Ainsi s'achève le témoignage de Gottlob Deodatus Heyns, ministre de la parole de Dieu, assis à son bureau au presbytère, son encrier à côté de lui et son dictionnaire de néerlandais à portée de main, fin prêt pour son excursion en littérature. Il n'est toutefois jamais parvenu à en savoir davantage sur le pieux frère qui avait consacré sa vie à Dieu. S'imaginait-il que ces misérables vieillards complètement ahuris, qu'il traînait dans son sanctuaire pour leur faire subir un interrogatoire serré et qu'il harcelait jusque dans leur salon par ses visites à domicile, sa Bible sous le bras, pourraient lui apprendre quelque chose sur Danie Steenkamp, dit Le Fol? Certes, il avait bien un peu fouillé dans les registres de la paroisse et Dieu sait où encore; qui saura jamais ce qu'il a réussi à se procurer, et s'il n'a pas détruit ce qui ne lui semblait pas convenir à ses pieuses ouailles? Certes, les réflexions, les prières et les soupirs, il les connaissait à force de les avoir sous les yeux, mais quant à la poésie, le pieux pasteur n'y entendait goutte.

Il avait épousé l'une des riches filles Minnaar de Kalloenkrans, et le respect qu'il n'arrivait pas à imposer par sa fonction, sa belle-famille le lui assurait grâce à son argent; le vieux George Minnaar n'était pas homme à se laisser marcher sur les pieds. Certes, il vivait dans son presbytère tel un seigneur, tout à ses petites activités littéraires, et il ne lui coûtait guère, depuis son bureau, d'appeler à l'aide ses honorés collègues des paroisses voisines et de battre le rappel parmi les petits vieux et les petites vieilles afin de les mettre sur la sellette. Une chose est sûre, il n'est pas difficile de passer pour un grand savant, voire pour un écrivain, auprès de gens qui ne se donnent pas la peine de chercher trop loin. Theodorus Amadeus Heyns a-t-il toutefois jamais fait l'effort

de se rendre sur la tombe du poète « dans la ferme isolée où il est décédé », en tressautant sur les coussins au gré des suspensions de la calèche pastorale, sur la route de Witlaagte ? Et à quelle distance du presbytère ses chevaux s'étaient-ils aventurés sur la route de Hopetown ? Il est bien plus commode de demeurer assis à son bureau, d'autant que pour écrire on n'a même pas besoin d'ôter sa veste. Qui donc, déjà, avait fait à l'époque le trajet jusqu'à Witlaagte, avait fouillé partout pendant une journée et demie en compagnie de Faan¹ Engelbrecht, de Kosie Landman et du berger ; qui avait indiqué au berger l'endroit où il fallait creuser, qui n'avait pas hésité à ramper en bras de chemise dans les broussailles et fini par trouver la pierre tombale ? Il y a une photo de moi près de la tombe, que Kosie a prise après que le berger eut un peu dégagé les alentours, seulement il était un peu trop pressé, ses mains tremblaient légèrement, il n'est pas facile de voir ce que le cliché représente, mais c'est bien moi là, à côté du tas de pierres, à Witlaagte, au milieu des arbustes épineux, dans le ravin. La pierre qui portait l'épithaphe, nous l'avons chargée sur un camion et rapportée en ville pour la préserver, je la conserve dans mon bureau comme preuve, pour le cas où quelqu'un aurait des doutes. Ce n'est pas Theophrastus Bombastus Heyns qui aurait fait ça.

La maison est calme, la ville dort. Je peux commencer ; c'est-à-dire que je peux continuer, poursuivre, terminer.

« Dis-moi, frère Jood², tu crois que tu vas y arriver ? » m'avait demandé le vieux pasteur Hamman avec un petit sourire lorsqu'il m'avait donné l'autorisation de m'installer au consistoire pour y compiler les comptes rendus et les registres et prendre des notes, mais il était parti sans attendre ma réponse. Tout ce qu'il voulait, c'était que je fasse un résumé des procès-verbaux des réunions du conseil

1. Faan : diminutif de Stefanus ; Kosie : diminutif de Jacobus (*toutes les notes sont du traducteur*).

2. Jood : diminutif de Jodocus.

presbytéral et l'apologie de ses prédécesseurs décédés, à l'exception peut-être du pasteur van Biljon : sur cet épisode du passé de notre paroisse, il aurait sans doute fallu que je sois extrêmement prudent. Et il fallait naturellement prévoir une place pour son propre portrait, ainsi que pour celui de sa femme. C'était il y a trente ans, entre-temps il est mort, lui aussi, il y a même un ange sur sa tombe. Mais la chose n'était pas aussi facile que le vieux voulait bien le laisser croire, il n'y avait pas que les procès-verbaux des réunions du conseil presbytéral, entre-temps il y avait eu aussi toutes les remarques de Theodidactus Heyns. Il me fallait tenter de dénouer tous les fils qu'il avait savamment emmêlés, et pendant ce temps mes notes à moi s'entassaient, mes carnets se remplissaient, mes dossiers enflaient à vue d'œil ; faire ce travail correctement demandait du temps, cela, Autodidactus Heyns ne l'avait pas compris, et le vieux pasteur Hamman et les membres du conseil presbytéral encore moins. Trente ans, ce n'est rien, pour l'œuvre d'une vie.

Je peux commencer : j'ai ici le projet que j'ai conçu il y a des années déjà et que j'ai retravaillé, remanié et divisé en chapitres, j'en ai rédigé le résumé, j'y ai fait des ajouts et des insertions, établi une chronologie. Une chance que j'aie fait tout cela il y a déjà plusieurs années car je commence à oublier, il y a tant de choses que j'ai oubliées et, bien que tout soit écrit noir sur blanc, je n'arrive pas toujours à remettre la main sur mes notes au moment où j'en ai besoin. L'œuvre, d'une vie, oui, vraiment. «Tu crois vraiment que tu vas y arriver, petit frère?» avec ce petit sourire en coin dont il était coutumier. Non, je me trompe, il n'y a pas d'ange, l'ange c'est sur la tombe de Theodorus, une colonne en granit qu'ils lui avaient offerte pour ses quarante années de bons et loyaux services. Il n'était encore qu'un jeune pasteur proposant, et moi un jeune instituteur, lorsque j'ai commencé à prendre des notes ; tous les noms qui figuraient sur les pierres tombales dans le vieux cimetière, je les ai notés

tant qu'ils étaient encore lisibles, avant que les pierres ne soient détruites, j'ai encore le carnet quelque part. Je me souviens que Jan Olivier m'avait raconté que feu son grand-père avait abattu le dernier lion de Groenfontein dans les roseaux du marais. Aujourd'hui, le marais est à sec depuis longtemps, le vieux Jan est mort lui aussi depuis longtemps, mais j'ai toujours mes notes. Qui, sans moi, saurait encore ces choses aujourd'hui? J'ai fait tout cela tout seul, personne ne m'a aidé, sauf de temps en temps, pour retrouver une tombe, ou une ferme.

D'accord, c'est le très révérend pasteur Heyns qui a découvert les poèmes de Danie Steenkamp, grâce à je ne sais plus quel pauvre naïf qui, ne sachant qu'en faire, les lui a apportés à domicile, je ne dis pas le contraire, c'est aussi lui qui en a publié une partie sous forme de fascicule, du moins ce qu'il en restait après que ce savantissime individu eut fini de préparer le texte; c'est dans ses affaires que le manuscrit a été conservé par hasard. Mais qui en a saisi la valeur, qui a été le premier à le diffuser? Certainement pas Deodatus Heyns, avec ses laïus interminables sur la piété, l'obéissance et le don total de soi au Créateur tout-puissant. Qui s'est donné la peine d'examiner de près ce misérable opuscule de poèmes édifiants «*choisis et préfacés par J. Th. H., ministre de la parole de Dieu*»? C'est en 1925 – j'ai gardé la coupure de journal, je peux la rechercher, je peux la retrouver –, en 1925 déjà que j'ai écrit ce petit article qui est paru dans le *Volksblad*, intitulé «*Un pionnier de la poésie afrikaans*». C'est moi qui l'ai découvert, moi qui l'ai fait connaître, moi et personne d'autre. Et l'année suivante, il y a eu cet article dans le *Brandwag* intitulé «*Daniel Josias Steenkamp, poète national de l'État libre d'Orange*», bien que cela ait fait toute une histoire et qu'ils aient effectué des coupes sombres dans le texte. Les gens sont incapables de laisser intact ce qu'un autre qu'eux a écrit. Le pionnier, c'est moi. Et les poèmes – qui donc s'est donné un mal de chien pour les faire publier tels quels, sans

intervention de pasteurs férus de littérature, et a fini par les publier à ses frais? Les invendus, je les ai toujours, ils sont là sur l'étagère, derrière la porte, deux cents exemplaires, avec mon nom sur la page de titre, et c'est encore moi qui ai rédigé l'introduction pour remettre les choses au point.

Je peux commencer, continuer. Où en étais-je? Mes notes sur toutes en désordre – quelqu'un serait-il venu fouiller dans mes affaires, bien que j'aie répété je ne sais combien de fois que je voulais qu'on laissât mon bureau tranquille? J'ai rédigé des passages entiers pendant toutes ces années, peut-être même la plus grosse partie du livre, il ne me reste plus qu'à tout rassembler et à tout remettre en place. Quelques pages sur les Bochimans et sur les Griquas, quelques pages sur les premiers pionniers qui se sont installés dans la région, les vieilles tombes de Groenfontein, le vieux Sagrys et le lion, à l'époque, le marais n'était pas encore asséché. En ce temps-là, il ne manquait pas de vieillards capables de raconter des histoires de lions, mais aujourd'hui ils sont tous morts. Je pourrais faire une petite place à Steenkamp ici, avant de parler des pasteurs et de la paroisse, de toute façon il faudra bien que je les case quelque part, que je le veuille ou non : la fondation d'une paroisse à Heuningkrans, puis les violentes disputes jusqu'à ce que le vieux Jacob Landman réussisse à imposer Vlakfontein – on dira ce qu'on voudra, mais ces Landman avaient oublié d'être bêtes. C'est un passage qui ne va pas beaucoup leur plaire, aux Landman, mais je me moque pas mal de ce qu'ils pensent. Il faudrait aussi que j'essaie de remettre la main sur cette vieille photo de moi près de la tombe, à Witlaagte, j'en mettrai une reproduction dans le chapitre sur Daniel Steenkamp ; les photos pour le livre, c'est moi qui les choisirai, et je veillerai à ce qu'il n'y ait pas trop de pasteurs. C'est mon livre, non le leur, et c'est moi qui déciderai de quoi il aura l'air, et non eux : je sais ce qu'ils avaient en tête quand ils m'ont chargé de rédiger l'histoire de la paroisse, ils pensaient qu'ils allaient faire la loi, le

pasteur Hamman en tête, et que je me contenterais d'exécuter leurs ordres. Là, ils se sont fourré le doigt dans l'œil; je ne suis au service de personne, et ce livre auquel je travaille, c'est le mien et celui de personne d'autre. Tous les pasteurs depuis le début, avec les photos, avait bien précisé le pasteur Hamman, les membres du conseil presbytéral au grand complet étaient allés faire la queue chez le photographe pour avoir leur portrait dans le livre, je veux dire dans celui sur l'histoire de la paroisse, pas dans ce livre-là, pas dans *mon* livre. «Un pionnier de la poésie afrikaans» – tel est le titre de ce chapitre-là, le chapitre sur Daniel Steenkamp, je pourrais aussi reproduire l'article paru dans le *Brandwag* dans son intégralité, tel que je l'ai écrit. C'est Flippie Landman qui leur avait proposé de me demander d'écrire l'histoire de la paroisse, Flippie m'aimait bien, même si nous nous disputions parfois, finalement ils ont bien été obligés de l'écouter car il n'y avait personne, à part moi, qui pût s'attaquer à une tâche de cette ampleur; le pasteur Hamman, toutefois, n'avait jamais été très chaud pour cet arrangement, et j'étais loin de faire l'unanimité au sein du conseil presbytéral. L'œuvre d'une vie, frère Jood; oui, vraiment. Étrangement, après l'histoire au presbytère au sujet de l'eau d'irrigation, personne ne m'a plus jamais reparlé du livre sur l'histoire de la paroisse, ni le pasteur Hamman, ni les membres du conseil presbytéral, et si je leur avais annoncé tout à coup que je l'avais terminé, ils auraient sans doute été très gênés. Mais mon livre à moi, ils ne l'auront pas.

«*Barde national de l'État libre d'Orange*», c'est ainsi que l'avait surnommé le pasteur Deodatus, c'est tout ce qu'il avait retenu de Danie-Poète. Il faut dire que le très pieux frère Deodatus avait le plus grand respect pour les ouvrages édifiants – «*L'on pourrait presque céder à la tentation de parler d'un mystique afrikaans*», rien que ça! «*Minutieusement passé au crible de la théologie par J. Th. H., ministre de la parole de Dieu*» serait une description plus fidèle de ses activités

éditoriales ; tout ce qui ne correspondait pas à l'idée qu'il se faisait de son pieux compatriote, ouste, du balai ! « *Le chantré de Dieu dans le veld* » ! Mais il fallait bien qu'il eût aussi quelque chose à montrer à ses confrères, quelque chose qui justifiait son existence dans cette paroisse, et en fin de compte ce fut là tout ce qu'il put trouver comme preuve de ses cinq années de ministère : ce ramassis de poèmes de Danie Steenkamp, le tas de papiers que Kallie Minnaar, à l'époque, m'avait apporté, et l'ange que les fidèles reconnaissants avaient fait placer sur sa tombe. La dernière fois que je suis passé devant, j'ai vu qu'il lui manquait à nouveau un doigt. Il faudrait que j'en parle au sacristain afin qu'ils envoient quelqu'un s'en occuper, bien qu'ils risquent de trouver que je me mêle une fois de plus des affaires de la paroisse, mais si je ne dis rien, qui d'autre le fera ? Je ne sais même plus qui est le sacristain aujourd'hui ; je pourrais peut-être envoyer simplement une lettre au presbytère, et tant pis s'ils pensent que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Il y a aussi son recueil de prédications, bien que ce soit certainement sa veuve qui l'ait fait publier ; mais les Minnaar pouvaient se permettre de faire ce genre de choses. *Sermons et méditations de feu Jacobus Theophilus Heyns, ministre de la parole de Dieu* – j'en ai un exemplaire quelque part.

Il est tard et tout est calme. Cela me rappelle l'époque où je venais d'arriver dans cette ville, les soirées à la pension de famille, à la lueur de ma lampe. En ce temps-là, nous avions encore des lampes à paraffine ; des lampes à paraffine et des bougies. Le nouveau maître d'école. C'est à cette époque que j'ai commencé à me rendre au cimetière et à recopier les noms et les dates, bien que je ne susse pas moi-même ce que j'allais en faire. Sans doute n'y avait-il pas d'autre endroit où aller, ni autre chose à faire. En ce temps-là, les gens descendaient l'avenue bordée de gommiers jusqu'au bassin de retenue, en fin d'après-midi, avec le soleil dans les yeux, c'était tout. Ils devaient sans doute trouver bizarre

de me voir errer parmi les tombes avec mon petit carnet; je l'ai toujours, avec les noms des tombes des fermes les plus anciennes, Groenfontein et Kalkoenkrans. Heuningkrans.

Tout est parfaitement calme, je peux travailler; je peux continuer et terminer mon livre, je dois m'y mettre et en finir, mais mes papiers sont en désordre, j'ai du mal à retrouver ce que je cherche. L'œuvre d'une vie, une vie entière de recherches. Il est temps de dépoussiérer tout cela, mais c'est à moi de le faire, aucun doute là-dessus. La poussière de la rue entre toute la journée, tout est couvert de poussière. Peut-être devrais-je commencer par faire le tri, tout préparer. Commencer.

Visite

Au fil des ans, tout avait changé et rien n'avait changé : la ville, même étrangère, demeurait familière. Que s'était-il passé ? Le tracé des rues familières menait vers des horizons étranges, un paysage connu fermait un avant-plan devenu méconnaissable ; le pied, bien assuré sur la terre ferme, s'enfonçait au pas suivant dans le sable mou et trompeur où toute route avait disparu.

La petite épicerie, elle, était toujours à la même place, inchangée et pourtant différente.

– Je vous reconnais, dit la dame derrière le comptoir. Je vous ai vu à la télévision.

– C'est possible, convint-il en attendant sa monnaie.

– C'était dans quel film, déjà ? s'enquit-elle en le regardant dans le blanc des yeux.

– Je ne suis pas acteur. Peut-être dans un documentaire ?

Manifestement, ce mot ne lui disait rien : elle le dévisagea à nouveau, fit appel à ses souvenirs, puis se désintéressa de la question et se mit à compter les pièces d'un air pensif.

– Vous êtes venu pour faire un film ?

– Non, juste jeter un coup d'œil au musée.

– C'est une ville ancienne, avec une histoire qui remonte à loin ; il y aurait sûrement de quoi tourner un film. Vous êtes déjà venu ici ?

Il hésita.

– Il y a longtemps, dit-il. Je suis allé à l'école ici.

L'information ne sembla pas l'intéresser.

– Nous ne sommes ici que depuis trois ans. En fait, nous sommes originaires de Krugersdorp, et quand mon mari a pris sa retraite, il a acheté ce magasin.

– Et les affaires sont bonnes ?

– Oh, on ne peut pas se plaindre. Mais c'est très calme, il n'y a pas de gare et, depuis qu'ils ont fermé l'école, il ne se passe pas grand-chose. Comme il s'apprêtait à tourner les talons, elle se pencha par-dessus le comptoir et le suivit du regard, bras croisés.

– Le problème, ce sont les hivers. C'est terrible, quand on n'a pas l'habitude.

– C'est vrai que les hivers sont rudes par ici.

– Le musée est juste au coin de la rue, en descendant, ajouta-t-elle sans que quiconque lui eût posé la question, derrière la banque. La vieille madame Duifie doit y être, vous devez vous souvenir d'elle si vous avez grandi ici. Elle fit un effort pour se rappeler : Il me semble que son mari a longtemps été sacristain, au temple. Vous l'avez sans doute connu.

– Sûrement.

– C'était avant notre arrivée. Mais il y a beaucoup de personnes âgées ici, vous les avez certainement connues.

Des personnes âgées, songea-t-il non sans une légère amertume en sortant du magasin, ébloui par le soleil de ce matin d'hiver ; oui, elle devait avoir raison. Combien, parmi ses contemporains, ses copains d'école, ses camarades de jeux, étaient encore là ? Seuls les plus vieux arriveraient encore à le reconnaître.

La route goudronnée qui faisait office de rue principale était déserte. Une camionnette transportant quelques moutons le dépassa, et, un peu plus bas, le ralentissement du flot de la circulation trahit la présence de commerces. Deux

agents de police noirs qui remontaient la rue en flânant s'étaient arrêtés pour bavarder avec des femmes assises au bord du trottoir. Une vieille maison abandonnée dans un jardin en friche ; une maison en briques ornementales, de construction récente, dont les stores étaient baissés, et devant laquelle de petits rosiers taillés se desséchaient dans les massifs. Un bâtiment qui avait autrefois servi de garage ; l'on reconnaissait encore les socles des pompes à essence et de mauvaises herbes poussaient dans les fissures du béton. Willie Scholtz, J. H. Scholtz, pharmacien, la nouvelle maison d'Andries Havenga en face du temple, un peu en diagonale, et le petit rire timide, un peu nerveux, de Miemsie, sa femme – toutes choses qu'il avait oubliées. Les langues étaient allées bon train sur la soudaine prospérité d'Andries et sur la manière dont il s'était enrichi, mais il ne se souvenait plus des détails. Une vieille porte, une clôture de jardin, un petit réservoir à sec, et les noms lui revinrent en mémoire, le petit rire, les voix.

Il traversa la rue, reconnut l'ange au bras levé et s'attendit à voir le temple, mais son attente fut déçue car le nouveau bâtiment bas et asymétrique qui occupait le pâté de maisons lui était inconnu ; il revint vers l'ange, plus familier. L'on avait érigé à côté de la sculpture en marbre blanc un deuxième monument, une colonne noire et brillante, et il s'arrêta pour en lire les inscriptions : Jacobus Theophilus Heyns, pasteur de cette paroisse, 1883-1888 ; Stephanus Frederikus Hermanus Hamman, serviteur de l'Évangile dans cette paroisse, 1913-1954. La nuque raide, la mâchoire légèrement crispée esquissant un sourire, l'ombre noire et silencieuse sur la rue : « Allons, dis bonjour à Monsieur le pasteur. » Le vieil homme était mort depuis longtemps et il ne restait plus devant le temple que cet obélisque de granit noir poli qui jetait une ombre aussi raide, aussi maigrichonne que la sienne propre.

Un magasin, peut-être le seul commerce qui restait des temps anciens, une épicerie générale devant laquelle étaient

garées plusieurs camionnettes à plateau ; quelques Noirs triant leurs achats sur le trottoir ; une boucherie ; un espace vide là où autrefois se dressait la poste, un bureau de poste minuscule là où personne ne se serait attendu à le trouver. Le bâtiment des services techniques de la mairie avec ses massifs de cannas, et la banque. Il se souvint que la dame de l'épicerie avait dit derrière la banque, bien qu'entre-temps il eût oublié jusqu'à l'existence même du musée. Madame Duifie se souviendrait certainement de lui, mais il n'était pas sûr d'avoir vraiment envie d'être reconnu, cela ne pourrait lui valoir que des questions, des rêveries et des souvenirs, lesquels sont sources de préoccupations sans pour autant servir à rien de précis. Il se souvint de garçons en costume du dimanche gris ou bleu foncé, cheveux plaqués sur le crâne avec de la brillantine, de petites filles en robe blanche et chapeau de paille orné d'une couronne de fleurs ; il se souvint du pasteur Hamman dans sa chaire, noir et raide comme une colonne de granit. Du sacristain, il n'avait aucun souvenir.

Le musée se cachait dans une vieille maison d'habitation, derrière une balustrade en treillis de bois et une terrasse en planches : dès le premier craquement d'une planche sous ses pas quelqu'un jaillit d'un vestibule plongé dans une semi-obscurité et se précipita à sa rencontre comme s'il avait été prévenu de son arrivée ; il aperçut sur le seuil de la porte une femme qui, à en juger par l'air de propriétaire qu'elle arborait, ne pouvait être que madame Duifie : une petite femme rondelette, plus très jeune, qui le devisageait d'un air affable derrière d'épaisses lunettes : « Alors, vous venez voir notre musée ? » demanda-t-elle, pleine d'espoir ; avant qu'il pût répondre, elle se tapit de nouveau dans l'ombre du vestibule. « C'est l'une des plus vieilles maisons de la ville, elle a été bâtie en 1860 par Jacob Landman, le propriétaire de la ferme de Vlakfontein, sur le site de laquelle les plans de la ville ont été dessinés, quant aux deux ailes, elles ont été ajoutées par son fils Kobus en 1882. De lui, nous n'avons

aucune photographie, mais il y a dans le vestibule un portrait de Kobus et de sa femme, les grands-parents de monsieur Kosie Landman, qui habite toujours en ville. La maison d'origine n'existe plus mais j'ai entendu dire qu'il y a encore un pan de mur de l'ancienne étable dans le garage de Hennie Bredenkamp. L'ancienne maison d'habitation se trouvait à l'endroit précis où nous sommes, on le voit à la largeur des lattes du plancher.» Aveuglé par le soudain passage de la vive lumière du dehors à la pénombre dans laquelle était plongée la maison, il ne vit tout d'abord rien et n'entendit que la voix qui se déplaçait devant lui et le plancher qui craquait : la femme débitait avec dévouement l'histoire de la maison, de la ville et de ses habitants dans un mélange confus de dates et de faits, comme si elle attendait depuis longtemps la venue d'un visiteur avec lequel partager ces précieuses informations ; renonçant à tenter de suivre le fil de son récit, il laissa errer son regard tandis qu'elle continuait à parler inlassablement, lui indiquant au passage ce sur quoi il convenait de s'attarder. Les reflets du bois dans la pénombre et le papier peint à fleurs de couleur foncée, les portraits d'atelier aux cadres lourds, les citations de la Bible, les vitrines bourrées de petits objets, un séraphin, un chapeau en tuyau de poêle, un canapé ; l'odeur de renfermé des vieilles maisons, des vieux vêtements, du vieux papier, une odeur moite de décrépitude et de délabrement.

Madame Duifie, après avoir solidement ferré son visiteur, se posta dans l'embrasure pour éviter que ce dernier ne décide de manière inopinée de passer dans la salle suivante avant qu'elle n'en eût complètement fini avec la première : « Ce fauteuil provient du bureau de feu le pasteur Heyns, qui fut le quatrième pasteur de notre paroisse de 1883 à 1888. Il est mort assez jeune, sa tombe est juste devant le temple. Comme vous voyez, le fauteuil est encore en très bon état, avec son petit repose-pieds. Sa veuve en a fait don à monsieur Kobus Landman. »

Comme elle avait manifestement l'intention de passer en revue tous les objets un tant soit peu dignes d'intérêt, tout d'abord dans la première salle, puis dans le reste du musée, il jugea préférable d'endiguer le flot de ses paroles aussi vite que possible. « En fait, c'est surtout Daniel Steenkamp qui m'intéresse », dit-il.

Elle s'interrompt net au milieu de ses explications et il se demanda s'il ne l'avait pas froissée en lui coupant la parole de manière aussi abrupte, en violation des règles et des conventions qui s'imposent à tout visiteur, mais il vit son visage s'éclairer d'un sourire attendri à la mention de ce nom. « Ah, ce vieux Danie-Poète, dit-elle. Sa famille habitait Strydfontein, l'une des fermes qui appartenaient aux Landman. Qui vous a parlé de lui ? Vous travaillez à l'université ?

– Non, je m'intéresse à lui, c'est tout. »

Pour la première fois, elle le regarda avec une attention soutenue.

– Votre visage me dit quelque chose, reprit-elle en le dévisageant à travers ses épaisses lunettes. Vous êtes déjà venu ?

– Pas au musée, non. Mon dernier séjour dans cette ville date d'il y a très longtemps, je crois bien que le musée n'existait pas encore. Tout en parlant, il se dit que mademoiselle Giliomee les aurait sans doute amenés ici si la possibilité avait existé à l'époque, mais il ne gardait aucun souvenir de cette vieille maison.

– C'était peut-être à la télévision, poursuivit-elle d'un ton pensif. Je la regarde rarement depuis que ma vue baisse, et puis je ne me rappelle presque jamais ce que j'ai vu, alors à quoi bon.

Elle le dévisagea à nouveau de ses yeux myopes – sa silhouette était si frêle qu'elle devait renverser la tête en arrière pour lever les yeux vers lui – puis changea de sujet comme si la chose, soudain, ne l'intéressait plus. Danie-Poète, répéta-t-elle. Parmi les gens qui viennent ici, rares sont ceux qui en ont entendu parler.

– À vrai dire, je ne sais pas grand-chose de lui, sauf ce que j’ai pu lire ici et là, dans des articles parus dans des revues.

– Jodocus de Lange, que tout le monde appelait monsieur Jood, était très lié avec lui, mais il est mort depuis longtemps et il n’y a plus personne en ville qui se souvienne encore des Steenkamp. Regardez, dit-elle, voici tout ce que nous avons sur Strydfontein.

Elle le guida parmi les vitrines, les tables d’ornement, les crachoirs et les poussettes d’enfants qui encombraient la pièce et le conduisit jusqu’à une armoire vitrée à côté de laquelle quelques photographies encadrées étaient accrochées dans un coin, près de la fenêtre. Il reconnut les coupures jaunies et les petits cahiers agrafés qu’il avait déjà découverts par lui-même, aperçut un canif, un psautier ; quelques photos un peu floues, des portraits de personnages aux visages fermés qui avaient jadis regardé l’objectif avec un mélange de vigilance et de méfiance et qui étaient morts en emportant leurs secrets dans la tombe. « La plupart de ces objets ont appartenu aux Landman, précisa madame Duifie, certains ont été donnés au musée par Johnny Raubenheimer, qui habitait Strydfontein à la fin de sa vie. Là, c’est la ferme telle qu’elle était à l’origine, elle a brûlé pendant la guerre et celle qu’ils ont fait construire par la suite a sûrement été démolie, elle aussi. Je me rappelle que, quand je suis venue habiter ici, monsieur Johnny vivait avec sa famille dans une nouvelle maison. Celui-là, c’est monsieur Samuel Raubenheimer, de Langkloof, et là, c’est madame Hester, son épouse ; ils ont eu seize enfants, mais elle est morte de la rougeole, elle et trois des enfants. Et voilà Hendrik, leur fils, Hendrik-Grande-Perche qu’on l’appelait, le père de Johnny. » Elle s’arrêtait devant chaque portrait, qu’elle commentait et caressait avec amour en passant son doigt sur le verre, promenant sa main sur la silhouette de la personne dont elle était en train de parler et l’essuyant d’un geste prompt lorsqu’elle mentionnait un

décès, comme si elle avait voulu effacer l'image en même temps que la vie.

– Et sur les Steenkamp, il n'y a rien? demanda-t-il, rompant le silence qui avait suivi la fin de la nécrologie. Madame Duifie ne réagit pas immédiatement et s'attarda un instant encore devant les portraits accrochés au mur comme si, après ces retrouvailles, elle voulait prendre congé d'eux de manière plus formelle.

– Non. C'étaient des gens simples, pour autant que je sache, et la seule raison pour laquelle les gens se souviennent encore d'eux, ce sont les poèmes qu'écrivait Danie. Elle caressa d'un geste tendre et furtif le verre de la vitrine, les coupures jaunies, les fascicules et les photos. Il lut sur un carton les mots Tom bbe d e D. J. St eenkamp, Witlaagte, maladroitement tapés à la machine.

– Et sur Witlaagte?

– Oh, Witlaagte faisait partie de Strydfontein, d'après ce que j'ai compris, les Steenkamp ont toujours habité Witlaagte jusqu'à ce que le dernier membre de la famille quitte le district. Mais ça doit remonter à loin. Moi-même, je n'ai encore jamais entendu quiconque parler des Steenkamp, par ici.

– Et la tombe?

– D'après ce que j'en sais, Strydfontein n'est plus habitée depuis des années, dit-elle d'un air absent. Je crois bien que Johnny loue le terrain, mais il habite en ville depuis longtemps déjà. Je suis désolée, je ne connais pas très bien les fermes, je ne m'aventure jamais en dehors de la ville. Elle pencha son visage au-dessus de la vitrine et s'attarda sur une photo: Là, à côté de la tombe, c'est encore monsieur Jood, il est mort depuis des années, cette photo date sûrement d'il y a très longtemps. C'était sa passion de dénicher ce genre de choses, mais personnellement, je n'ai jamais entendu qui que ce soit parler de la tombe.

– Pourtant, c'est bien lui, là, à côté d'une pierre.

Elle acquiesça: – Oui, c'est bien une pierre. Je ne sais

pas, peut-être devriez-vous essayer de retrouver le vieux Kosie Landman, il doit approcher des quatre-vingt-dix ans ; si quelqu'un sait quelque chose, c'est lui. Voulez-vous que j'essaie de vous mettre en rapport avec lui ?

– Non, merci, ne vous dérangez pas.

– Vous voulez faire un film sur lui pour la télévision ? demanda-t-elle d'un air timide.

– Non. En fait, je voulais en savoir un peu plus sur lui, sur sa vie, juste par curiosité, mais ça me semble difficile. Ils s'attardèrent un instant près de la vitrine remplie de livres, de coupures de journaux et de photos ; la tombe et son petit tas d'ossements, l'urne et sa poignée de cendres.

– Il n'a sans doute jamais connu la ville, reprit madame Duifie d'un air songeur, elle a été fondée après sa mort. Autrefois, les gens allaient au culte à Colesberg ; vous aurez peut-être plus de chance là-bas. Ils ont aussi un musée.

Il était sur le point de lui dire qu'il avait effectué toute sa scolarité dans cette ville et de lui demander si elle savait ce qu'était devenu Willie Scholtz ; ce désir soudain l'étonna. Qu'est-ce que son passé avait à voir avec cette femme ? Que lui importait Willie Scholtz, auquel il n'avait pas pensé une seule fois en trente ans ? Il n'avait aucune raison d'aller à Colesberg. Il se retourna et se dirigea vers la lumière du jour qui pointait derrière la porte et la véranda.

– Est-ce que vous avez déjà feuilleté le livre de monsieur Jood ? demanda soudain madame Duifie.

– Son recueil de poèmes ?

– Non, le livre qu'il a écrit sur la ville.

« Nico, ne touche pas aux affaires du monsieur », dit une voix derrière eux ; il sentit l'odeur de moisi du vieux papier, l'odeur d'une maison habitée par des personnes âgées. La voix de mademoiselle Giliomee. Si le musée avait existé à l'époque, elle y aurait sans aucun doute emmené sa classe. « Je ne savais pas qu'il avait écrit un livre », dit-il, doutant, au moment même où il prononçait ces mots, de l'exactitude

de cette affirmation. Et mademoiselle Giliomee, qu'était-elle devenue? Madame Duifie pourrait-elle le renseigner s'il lui posait la question?

– Ce livre, le vieux l'a publié à compte d'auteur, vers la toute fin de sa vie, il n'a pas dû en vendre beaucoup. Je peux vous le montrer si vous voulez, nous en avons un exemplaire au bureau. Elle passa devant lui et trottina sans bruit dans ses chaussons de feutre usés – il ne les avait pas remarqués jusqu'alors. Dans le bureau, installé dans une petite pièce qui donnait sur la véranda, des papiers, des dossiers, des photos et des cadres s'entassaient sur quelques rares meubles et un vieux radiateur au câble effiloché tentait sans grand succès de lutter contre la froidure matinale; madame Duifie farfouilla un instant sur une étagère et brandit triomphalement l'objet de ses recherches. C'était un gros volume à l'impression ternie, au papier jauni, illustré de petites photographies floues et maladroitement relié: «par Jodocus de Lange, licencié ès lettres, instituteur en retraite», lut-il sur la page de titre, et, en dessous, «Imprimé à compte d'auteur», avec un numéro de boîte postale et l'année de publication – l'année qui avait suivi le départ de sa famille, à l'époque où il était encore à l'école. Oui, dit-il lentement, je me souviens.

– Il y a tout un chapitre sur Danie, poursuivit madame Duifie; elle se mit à feuilleter l'ouvrage avec fébrilité, sans même attendre qu'il eût fini de regarder la page de titre. Il reconnut la photographie jaunie qu'il avait aperçue dans la vitrine, si petite et si floue qu'elle en était presque mystérieuse. Il lut la légende, un peu superflue: «L'auteur de ce livre auprès de la tombe de Daniel Steenkamp, à Witlaagte, le 23 mars 1926.»

– Et ce livre, peut-on encore se le procurer quelque part?

– C'est notre seul exemplaire. Il devait en rester un certain nombre lorsque le vieux de Lange est mort, mais Dieu sait ce que sa femme en a fait. Les seules affaires de monsieur

Jood de Lange qui soient en notre possession sont celles qu'il nous a données à la création du musée. Il feuilleta de nouveau le désert grisâtre de ces paragraphes qui remplissaient une page entière, survola des dates qui semblaient autant de monuments commémoratifs, effleura du regard des portraits fantomatiques de secrétaires de mairie et de commandants, des photos de magasins, de corps de ferme et de soldats à cheval, réminiscences macabres d'années de recherches effectuées par un amateur, de décennies de zèle sans but précis, d'enthousiasme et d'application ; madame Duifie, à côté de lui, tentait d'apercevoir quelque chose par-dessous son coude.

– Vous resterez encore en ville quelques jours ? demanda-t-elle enfin du même ton timide que tout à l'heure, comme si elle hésitait à donner un tour plus personnel à la conversation.

– Je ne sais pas, je ne crois pas. En fait, je n'ai pas de projet précis, simplement j'aurais bien aimé essayer de retrouver la tombe.

– Si vous restiez ici cette nuit, je pourrais peut-être vous prêter le livre, si vous voulez le lire à votre aise. Puisque ça vous intéresse tant. Mais alors il faudra me promettre de me le rapporter demain. Si on tournait un film sur Danie Steenkamp, ce serait un grand événement pour notre ville.

Il ne put s'empêcher de sourire : Il n'y aura pas de film, dit-il. J'avais pensé écrire quelque chose sur lui, mais je ne sais pas, peut-être que tout a déjà été dit. En revanche, je pourrais rester jusqu'à demain.

– J'ai entendu dire que l'hôtel n'était pas trop mal ces derniers temps, ajouta-t-elle pour l'encourager. Il a été repris récemment par de nouveaux propriétaires. En sortant du musée, c'est juste au coin de la rue, vous n'avez qu'à descendre la rue principale ; de l'autre côté de la rue, pour ainsi dire.

– En face du commissariat ?

– Non, le commissariat a déménagé, le nouveau se trouve juste derrière la mairie. Cela fait déjà longtemps.

– C'est que mes souvenirs ne datent pas d'hier ! Mais l'hôtel, c'est toujours le même, non ?

– L'hôtel, oui, mais il a souvent changé de mains.

– J'ai fait une partie de ma scolarité ici, dit-il. Mon père a été directeur de l'école pendant plusieurs années. Il y a longtemps.

Elle était trop habituée au passé pour s'étonner de cette révélation inattendue. « Nous avons ici une photo qui vous dira peut-être quelque chose. » Elle entreprit de fouiller dans un tas de cadres posés contre le mur dans un coin de la pièce. « Les personnes âgées nous font don de leurs affaires quand elles partent en maison de retraite, elles ne savent pas quoi en faire, et les jeunes, ça ne les intéresse pas. Voilà, dit-elle. Faites attention à vos vêtements, tout cela est malheureusement plein de poussière. »

Un grand portrait de groupe derrière une vitre sale, des visages alignés contre le mur de l'atelier de menuiserie, les yeux plissés à cause du soleil. Le personnel enseignant en rang d'oignons, son père, jeune homme en costume cravate, tout pénétré de son autorité et de sa dignité au sein de ce petit monde ; mademoiselle Giliomee et d'autres, dont les noms ne lui revinrent pas immédiatement, des rangées de garçons et de filles, tous presque méconnaissables derrière le voile de poussière qui recouvrait le verre. Il parcourut la liste des noms au bas de la photo, reconnut le sien et celui de Willie Scholtz, et sut alors que c'était bien lui qui avait posé sur ce cliché, un après-midi, des années plus tôt. Il se souvint qu'il tournait le dos à l'atelier de menuiserie, qu'il voyait derrière le photographe la rangée de gommiers, les fils de fer barbelés et, plus loin encore, le veld et la pente pierreuse de la colline, car l'école se trouvait à la lisière de la ville.

Il entendit la voix de madame Duifie à hauteur de son coude : « Ils ont aussi fermé l'école. Nous avons toute une

série de photos de l'école, poursuivit-elle avec enthousiasme. Et aussi tout un tas de vieux manuels scolaires.» Pour lui, cette confrontation avec le passé était un moment de désarroi, mais pour elle, qui passait sa vie au milieu de ces portraits, de ces vitrines et de ces objets usés de la vie quotidienne, le passé n'avait jamais cessé d'exister. – Vous voulez les voir ?

– Non, merci, pas maintenant, dit-il très vite, sans même avoir compris la question. Il lui rendit le portrait poussiéreux. Les personnes âgées qui faisaient don de leurs affaires au musée quand elles partaient en maison de retraite, le verre sale et négligé des cadres ; la scène ne datait pourtant pas d'il y a si longtemps, lui-même n'était pas si vieux, le soleil, derrière les gommiers, les aveuglait. – En revanche, j'aimerais bien emprunter le livre jusqu'à demain, si c'est possible.

– Pas de problème. Je vous demanderai juste de signer le registre des visiteurs, c'est très important pour nos statistiques. Elle trottina devant lui jusqu'au hall d'entrée dans ses chaussons de feutre et se pencha sur le livre pour regarder ce qu'il écrivait, ses épaisses lunettes touchant presque la page, sa tête penchée tout près de sa main. – Et surtout, prévenez-nous quand le film sera terminé.

– D'accord, c'est promis, dit-il, optant pour la solution de facilité.

– Je devrais peut-être prévenir Yvonne Engelbrecht que vous êtes là, dit-elle en réfléchissant. C'est la présidente du club de lecture féminin, elle s'occupe beaucoup de ce genre de choses. Elle invite toujours des acteurs et des écrivains chez elle.

– Je ne crois pas que j'aurai le temps, dit-il très vite. Elle n'insista pas. Il signa le registre et s'apprêta à s'en aller, mais elle ne bougeait pas ; voyant qu'elle avait, sans penser à mal, posé la main sur le tronc de collecte, il fouilla machinalement dans sa poche et en retira un billet qu'il introduisit dans la fente. « Oh, merci ! dit-elle, merci beaucoup. C'est important

pour nous. Ah! Si seulement nous avions assez d'argent pour faire installer une alarme, malheureusement la municipalité n'en a pas les moyens.»

Il fit quelques pas en direction de la porte, tenant à la main le livre qu'il venait d'emprunter, et le plancher craqua sous ses pas; soudain, elle s'arrêta: – Attendez, j'allais oublier, s'écria-t-elle en ressortant précipitamment du petit bureau, un petit livre à la main. Ce sont les poèmes de Danie-Poète, ceux que Jood de Lange a publiés, à l'époque. Vous en avez un exemplaire?

– J'en ai vu un à la bibliothèque de l'université.

– Alors, prenez celui-ci, dit-elle en le lui fourrant dans les mains. Nous en avons tout un tas, c'était dans les affaires que monsieur Jood nous a données.

– Vendez-les, ça vous fera de l'argent.

– Pensez-vous, dit-elle calmement, qui cela pourrait-il bien intéresser, les poèmes de Danie Steenkamp? Prenez-les, en guise de remerciement pour votre donation.

Il sortit, tenant les deux livres qu'elle lui avait donnés; depuis la balustrade de la véranda, qu'elle atteignait tout juste lorsqu'elle levait les bras, elle le suivit du regard. «Allez jusqu'au coin de la rue et traversez en diagonale», cria-t-elle. Elle ajouta quelques mots qu'il ne comprit pas. «Kosie Landman», entendit-il; il lui fit un signe de la main puis bifurqua en direction de la banque, jusqu'au petit magasin où il avait laissé sa voiture. Il y avait encore un peu d'animation devant le supermarché, des panneaux publicitaires vantant des boissons fraîches et des cigarettes éclairaient vaguement la grisaille, puis le paysage gris et vide s'étendait à perte de vue, découvrant des bâtiments en déshérence, des terrains en friche depuis que l'on avait rasé les immeubles qui s'y trouvaient, le temple, l'ange, la colonne, l'endroit où se dressaient jadis le garage et l'épicerie de quartier. La lumière blafarde du soleil d'hiver effaçait toutes les autres couleurs, les arbres nus, la rue déserte. Un camion déboucha d'une rue

transversale dans un bruit de ferraille, laissant derrière lui un tourbillon de poussière blanche qui recouvrit toute la rue et obscurcit la vue longtemps après que le véhicule eut disparu, scintillant dans la lumière du soleil d'hiver.

L'hôtel était désert; il se passa un long moment avant qu'un jeune homme en survêtement, aimable, bien qu'un peu trop empressé, fasse son apparition. La chambre, peinte en blanc, était spartiatement meublée, mais propre. «Nous allons mettre des rideaux neufs et tout ce qu'il faut, dit le jeune homme, nous avons repris l'hôtel tout récemment. Il y a des couvertures supplémentaires dans l'armoire, ajouta-t-il d'un ton affable. Il peut faire froid par ici.

– Je sais, répondit-il sans réfléchir»; en fait, il ne s'adressait à personne en particulier et le jeune homme, qui n'attendait pas de réponse, quitta la pièce sans l'entendre.

C'était l'heure du déjeuner; il s'attabla dans un coin de la salle à manger, seul. Une serveuse noire, portant des chaussures trop grandes pour elle, faisait des allers-retours avec les plats et la porte à double battant claquait derrière elle à chacun de ses passages. Le verre dépoli des fenêtres dissimulait la rue aux regards et ne lui laissait entrevoir, de temps à autre, que le mouvement flou d'un véhicule passant devant l'établissement. Lorsqu'il eut terminé, la femme, sans doute pressée de rentrer chez elle, débarrassa en hâte; il réfléchit aux diverses possibilités qui s'offraient à lui: soit sortir, explorer les environs et faire une nouvelle tentative afin de retrouver quelques vestiges de son propre passé, soit creuser plus profondément pour ressusciter un passé encore plus lointain, mais aussi plus sûr – tenter de retrouver Stryd-fontein et Kosie Landman, peut-être faire appel au pasteur local, voire – songea-t-il tout à coup – se mettre en rapport avec Yvonne Engelbrecht – cette perspective le fit éclater de rire. Il trouvait insolite d'avoir le luxe d'un tel choix, assis tout

seul à table dans un coin de salle à manger dans un hôtel, une ville dont personne, dans son entourage, ni ailleurs, ne connaissait même l'existence, une ville où il n'était, aux yeux des habitants, qu'un voyageur de passage qui avait décidé de s'arrêter pour la nuit, au mieux un visage que certains avaient vaguement l'impression d'avoir déjà vu quelque part. Après quelques instants d'hésitation, il arriva à la conclusion qu'aucune de ces possibilités ne le tentait vraiment et qu'il était fatigué. Du reste, à quand remontaient ses dernières vacances? Il ne s'en souvenait pas. Pourtant, cette visite, ce voyage improvisé dans le passé et cette halte non prévue au programme ne pourraient au mieux être considérés que comme une simple parenthèse.

Le soleil qui entrait par les fenêtres aux vitres dépolies était également réparti sur la nappe blanche étalée devant lui. Il songea à la grande ville, à la cafétéria où ses collègues, à cette heure, se réunissaient et bavardaient par petits groupes, aux restaurants où des gens se donnaient rendez-vous pour des repas d'affaires, aux voix. Il entendit claquer la portière d'une voiture, ou peut-être d'une camionnette, et des voix d'hommes dans le hall de l'hôtel: «D'accord, Fanie, on fait comme on a dit. – Merci, vieux, dis à Neels que je le tiendrai au courant.» Il songea que ce devait être l'heure où les enfants sortaient de l'école, puis il se souvint que madame Duifie lui avait dit que l'école était fermée. La cour de récréation, d'une blancheur éclatante sous le soleil, contrastait avec la zone d'ombre noire sous les gommiers. Les bâtiments de l'école existaient-ils encore? La maison était-elle toujours là, saurait-il retrouver son chemin, prendre les bonnes rues, tourner au bon endroit? La maison, glaciale en hiver, le long couloir sombre et, tout au bout, la tache de lumière de la fenêtre, l'avaient-ils attendu pendant toutes ces années? Il préférerait ne pas le savoir.

Dans sa petite chambre blanche et nue, les livres que madame Duifie lui avait prêtés étaient posés sur la petite

table, devant la fenêtre, à côté des photocopies qu'il avait apportées; il n'avait plus qu'à se remettre au travail. La chambre, située à l'arrière du bâtiment, donnait sur un trottoir, une rue et des jardins déserts, mais comme les vitres du bas étaient elles aussi en verre dépoli, la vue de ce qu'il préférait ne pas voir lui était épargnée et rien ne venait lui rappeler ce qu'il préférait oublier. Il ne risquait pas d'être dérangé, il n'avait à craindre ni pression ni urgence; penché sur les documents étalés sur la petite table étroite, il pouvait se consacrer pendant tout l'après-midi, en toute tranquillité, à la tâche qu'il ambitionnait d'effectuer depuis des années, cette tâche qui, dans un autre monde, dans la grande ville où il habitait, lui avait paru la veille encore pleine de bon sens lorsqu'il avait fourré ces papiers dans sa valise. Il pouvait commencer.

Il médita un moment, attentif au silence ambiant. L'ange, la pierre tombale, le bureau plongé dans la pénombre; le crissement d'une plume sur la feuille blanche, les poèmes imprimés sur du papier bon marché qui se décolorait. Au bord de l'abîme, dans un monde où les gens vivaient selon d'autres valeurs et agissaient selon d'autres principes, quelque trompeuses que fussent les apparences; un monde où les gens parlaient une autre langue, où l'on notait laborieusement les mots afin de les conserver à l'intention d'une génération pour laquelle ces hiéroglyphes, à supposer que quelqu'un pût encore les déchiffrer, n'auraient plus qu'une signification approximative et pour laquelle un mot, un ange et pour finir Dieu lui-même ne seraient plus que des notions interchangeables nécessitant, pour être comprises, de recourir à des notes en bas de page et à des glossaires. Il ferma la porte de sa chambre, le verre dépoli lui cachant charitablement la vue du dehors: il devait commencer.

Commencer. Il tria machinalement les photocopies qu'il n'avait plus regardées depuis si longtemps, les notes, les textes, jeta un œil sur la documentation qui ne lui était

plus aussi parfaitement familière qu'auparavant et prit conscience, tout en lisant, du peu de renseignements dont il disposait réellement. Une inscription dans un registre des baptêmes, puis plus rien, car la vie humaine à laquelle elle renvoyait s'était perdue pour resurgir brièvement de l'oubli des années plus tard sous la forme d'une épitaphe en néerlandais à demi effacée : la vie cachée de cet humble serviteur du Seigneur, ainsi que l'avait résumée le pasteur Heyns : « *En l'an de grâce 1856 a pris fin la vie cachée de cet humble serviteur du Seigneur, sur cette parcelle de la ferme de Strijdfontein où lui et sa famille ont vécu pendant de si nombreuses années.* » Jood de Lange avait transcrit ces mots et s'était fait photographe près de la tombe.

S'il avait eu connaissance d'autres faits, le pasteur Heyns eût été en situation d'en faire état, mais son introduction, en dépit de sa prolixité, était si pauvre à cet égard que l'on ne trouvait guère, entre la date de naissance et celle du décès, que la référence à une vie dure, simple et solitaire faite de travail à la ferme, au gardiennage des moutons dans le veld, et à une comparaison avec David, Saül et les prophètes d'Israël. Il prétendait avoir connu personnellement la famille et les contemporains du poète, avoir eu en sa possession les manuscrits originaux des poèmes, « *ces vers délicieux, parvenus entre les mains de l'auteur de ces lignes de manière totalement inattendue grâce à monsieur Gabriel Steenkamp, de Witlaagte, frère du poète décédé* » ; il avait même projeté de rendre visite à « *la sœur du poète, aujourd'hui âgée, et qui, aux dernières nouvelles, habiterait désormais le district de Hopetown* », mais si tant est qu'il eût appris quelque chose, il avait emporté son secret dans la tombe lors de sa mort prématurée, se contentant de généralisations édifiantes et préférant se consacrer au salut de l'âme de ses lecteurs plutôt qu'à satisfaire leur vaine curiosité sur la vie de Daniel Steenkamp. La main blanche sur le papier, jadis, dans le bureau du presbytère.

À combien d'exemplaires avait-il fait tirer ce modeste

opuscule, combien en avait-on diffusés et combien avaient finalement survécu au passage du temps dans les collections des bibliothèques et les vitrines des musées de province? *Cantiques et chants religieux de feu Daniel Josias Steenkamp, choisis et préfacés par J. Th. J., ministre de la parole de Dieu, 1887.* Une collection de poèmes édifiants de la main d'un poète paysan totalement inconnu, un fascicule de trente-deux pages piètrement agrafé, imprimé localement sur du papier de mauvaise qualité, lancé à l'assaut du vaste monde avec une brève introduction rédigée par un pasteur de province qui se débattait comme il pouvait avec la syntaxe d'une langue étrangère dont il n'avait qu'une maîtrise imparfaite, pris dans les rets de périodes dont il ne parvenait pas à se dépêtrer, trébuchant sur des rangées de mots qu'il n'arrivait pas à franchir et s'embrouillant de plus en plus dans sa propre éloquence, les pensées et les sentiments qu'il avait une telle hâte d'exprimer se dérobaient à son emprise. Il s'en était tenu là, estimant qu'avec la parution de ce modeste recueil sa tâche était remplie; les paroissiens, profondément émus, avaient fait ériger sur sa tombe un monument en forme d'ange aux ailes largement déployées, main levée dans un geste dont on ne savait trop s'il symbolisait un avertissement, une admonestation, une exhortation, une menace ou une bénédiction pour les générations futures, et résumer en deux dates flanquées d'un verset de la Bible sur le socle sa brève existence de bon et fidèle serviteur entré dans la joie de son Seigneur. *Exit* le pasteur Heyns.

Venons-en maintenant à Jodocus de Lange, licencié ès lettres, instituteur en retraite, « monsieur Jood » dans le souvenir de madame Duifie, la dame du musée. Quelques articles épars publiés dans des revues populaires des années vingt annonçant la découverte d'un poète national afrikaner jusqu'alors inconnu à un lectorat visiblement peu intéressé par cette révélation, des coupures de journaux non identifiés et une polémique sporadique dans les milieux lettrés

afrikaners, qu'enflammaient parfois des éclairs du venin universitaire le plus cru : « Néerlandais ou afrikaans ? – l'avis du professeur Stofberg » ; « D. J. Steenkamp, poète de langue afrikaans : ce qu'en pense E. C. C. van der Sandt, docteur ès lettres ». Un violent tourbillon avait brièvement agité les amphithéâtres des universités mais était retombé tout aussi vite, et en fin de compte seul Jood fut assez sûr de son affaire pour mener son entreprise à bien. *Poèmes de Daniel Josias Steenkamp (1820-1856), premier poète de langue afrikaans, manuscrit révisé et publié pour la première fois dans son intégralité et sans aucune altération par Jodocus de Lange, licencié ès lettres, ancien instituteur, auteur de Feu nouveau et autres poèmes, 1930* ; une soixantaine de pages imprimées sur un papier de qualité légèrement supérieure et agrafées de manière un peu plus durable, précédées d'une introduction plus longue que la précédente et encore plus polémique, sans la moindre mention du nom du pasteur Heyns et ne faisant référence à la première édition des poèmes que de manière indirecte, non sans un certain mépris.

Quoi d'autre ? Mis à part l'enthousiasme avec lequel Jodocus de Lange, licencié ès lettres, instituteur en retraite, annonçait sa trouvaille, et l'ardeur avec laquelle il la défendait contre toute méconnaissance et contre tout mépris, réel ou supposé, le zèle entraînant par lequel les poèmes eux-mêmes se voyaient érigés en modèles de la véritable identité afrikaner par la simplicité et l'absence d'affectation avec lesquelles ils dépeignaient les aspects les plus nobles de l'âme des Boers – oui, cela mis à part, que pouvait-on tirer d'autre de sa préface, qui s'étirait sur près de vingt-cinq pages ? De toute évidence, Jodocus n'apportait rien de nouveau aux renseignements donnés par le pasteur Heyns, qu'il méprisait et ignorait. C'était donc vers le livre que lui avait prêté madame Duifie qu'il lui fallait désormais se tourner, une volumineuse histoire de la ville « basée sur des recherches personnelles effectuées sur une période de près de quarante

années et publiée à compte d’auteur à l’occasion du centenaire de la fondation de la ville», affublée, sur la page de titre, d’un titre et d’un sous-titre biscornus à la lenteur digne du seizième siècle, et, en guise de frontispice, d’un portrait de studio de Jodocus de Lange lui-même : un homme vêtu d’un costume aux larges revers et d’un gilet informe, un costume gris clair à rayures fines comme on en portait à l’époque ; un vieillard maigre au visage étroit, vif et éveillé, qui semblait regarder l’objectif de l’appareil photo avec circonspection, qui contemplait le monde qui l’entourait avec méfiance et qui avait appris à son corps défendant à demeurer en état de veille permanente. Jood, monsieur Jood, le vieux Jood – un nom qui venait de loin, un nom que l’on prononçait toujours avec un sourire narquois, voire avec un soupçon d’impatience à peine dissimulé ou une légère irritation, c’était apparemment la coutume, et c’est ainsi que cela était resté gravé dans sa mémoire. La maison plongée dans la pénombre, l’odeur de renfermé des vieux papiers, des vieilles gens, la pierre tombale fendue, les lettres encore tout juste lisibles ; mademoiselle Giliomee dont le regard vigilant plane au-dessus de sa petite classe. «Éloigne-toi du bureau du monsieur, Nico.» Était-ce son souvenir, son imagination ? Nico Breedt, mademoiselle Giliomee et Jodocus de Lange, l’auteur de *Feu nouveau et autres poèmes*, réunis dans sa mémoire de manière aussi inattendue qu’improbable. Le vieux Jood.

Il feuilleta le livre, passa en revue les portraits d’instituteurs et de commandants boers décédés, les photographies jaunies de vieillards aux membres noueux assis en plein soleil sur des chaises de cuisine devant des murs blancs, aux visages fermés et aveuglés par la lumière ; chaque fois que le texte, brièvement, distrayait son attention, il entendait la voix reconnaissable entre toutes, pénétrante et inéluctable, de Jodocus : «Comme a pu le constater l’auteur de ces lignes à l’issue de longs entretiens et de recherches approfondies avec les habitants du district», «Comme l’auteur l’a fait remarquer

dans l'allocution qu'il a prononcée lors de la commémoration de la bataille de Bloedrivier, en 1923 (voir Annexe)», «Ainsi que l'a rapporté feu monsieur Flippie Landman à l'auteur». «Selon certains membres de la communauté, au cours des années trente, le lycée, sous la direction de monsieur Oelofse, a progressé de manière indéniable, tandis que d'autres, en revanche, d'une opinion tout à fait contraire, sont allés jusqu'à s'abstenir de contribuer à son cadeau de départ; l'auteur de ces lignes se range, sans en donner les raisons, parmi ce petit groupe.» «À la suite de quoi le pasteur van Biljon a reçu son congé, lit-on un peu plus loin, mettant ainsi fin à un épisode fâcheux de l'histoire de notre ville; ayant appris que des enfants de M. et Mme van der Westhuysen sont encore en vie, nous jugeons préférable de nous abstenir de tout commentaire personnel sur ces événements.»

Distrain de sa rêverie par cette *chronique scandaleuse*¹ inattendue, il continua à feuilleter l'ouvrage, espérant en apprendre davantage sur ce pasteur van Biljon; comme il tournait les pages, lui revinrent en mémoire le couloir sombre, le bavardage des femmes au salon, l'assourdissement soudain des voix; il se souvint qu'il était resté immobile, l'oreille collée à la porte, et qu'il avait prié pour qu'aucun craquement du plancher ne vînt trahir sa présence insoupçonnée. De quoi parlaient-elles? Il revit le long couloir sombre et, tout au fond, le lumineux quadrilatère de la fenêtre. Avait-il vraiment entendu quelque chose? Il n'en était plus très sûr. Sentant son attention faiblir, il se força à se concentrer sur sa lecture. «Chapitre 7: D. J. Steenkamp (1820-1856), le premier poète de langue afrikaans», la photo qui, entre-temps, lui était devenue familière, les petites taches qui montaient et descendaient, formant une ligne verticale et une autre, horizontale, «L'auteur de ces lignes près

1. En français dans le texte.

de la tombe de Daniel Steenkamp, Witlaagte, 23 mars 1926». Le contenu du chapitre ne lui était pas inconnu : ce n'était en effet ni plus ni moins qu'un résumé de l'introduction au recueil de poèmes et d'articles déjà publiés ailleurs, le tout agrémenté de références et de citations extraites de discours et d'allocutions prononcés au fil des ans lors de manifestations culturelles et de rassemblements populaires : il feuilleta rapidement l'ouvrage pour tenter d'établir s'il y avait là quelque chose dont il pût faire son miel, mais le texte était invariablement axé sur la personne de Jood, sa découverte du poète et le combat qu'il avait mené pour le faire connaître ; le seul élément nouveau était la petite saga dans laquelle il narrait dans les moindres détails son excursion à Witlaagte en compagnie de Stephanus Engelbrecht, ainsi que la manière dont il avait découvert la tombe du poète avec l'aide de monsieur J. J. Landman, dit «Kosie», de Strydfontein, et d'un domestique désigné par les mots «un nègre», et où il expliquait que c'était lui qui était à l'origine du transfert par camion de la pierre tombale qu'ils avaient enveloppée dans la veste de Stephanus Engelbrecht afin de la protéger. «Il est navrant, écrivait-il en conclusion de son rapport – que dis-je, il est honteux – que le peuple afrikaner ait si peu confiance en lui qu'il ait besoin de mots d'encouragement de ses dirigeants spirituels et culturels autoproclamés pour honorer ceux qui le méritent et rendre hommage à ses héros de l'esprit, qu'il soit toujours prêt à succomber aux sirènes d'une culture étrangère et à mépriser l'héritage de ses pères. L'on est en droit de se demander comment il se fait que l'on monte, dans notre salle des fêtes, des comédies musicales totalement étrangères à notre culture devant des publics afrikaners et que, lors de concerts organisés de bout en bout par des Afrikaners pour des Afrikaners, l'on programme régulièrement des chansons en anglais, interprétées parfois, qui plus est, par nulle autre que l'épouse du maire, alors que, dans le même temps, le secrétaire de mairie refuse de mettre

cette même salle à disposition pour une lecture de poésie en afrikaans sous des prétextes aussi vagues que fallacieux qui ne trompent personne? Espérons que bientôt le peuple afrikaner sortira de cette longue hibernation, de cet état de minorité, qu'il se libérera de la dictature de ses représentants culturels autoproclamés et que Daniel Steenkamp aura enfin la place qui lui revient en tant que premier poète de notre peuple.» Fin des commentaires de Jodocus de Lange sur le sujet.

Il songea non sans amertume, en feuilletant l'ouvrage, que si l'on tournait un jour un film sur cette ville pour la télévision, il vaudrait peut-être mieux qu'il porte sur Jodocus plutôt que sur Steenkamp; puis il referma le livre car, en fin de compte, ce n'était pas pour cela qu'il était venu. En ce qui concernait Daniel Steenkamp, qu'avait-il trouvé d'autre qu'une inscription dans un registre de baptême et un bloc de grès battu par les intempéries, entre-temps disparu? Des gens simples, qui n'avaient laissé aucune trace écrite et dont l'existence n'avait pas été jugée assez importante par leurs contemporains pour qu'ils la consignent par écrit, de pauvres gens, peut-être de simples métayers, ainsi que le laissent entendre au lecteur les formulations pleines de tact du pasteur Heyns. Il y avait bien eu quelques difficultés dont la nature n'était pas précisée avec le conseil presbytéral ou les dignitaires de l'Église, difficultés auxquelles le pasteur avait fait de timides et prudentes allusions, mais bien qu'il citât çà et là quelques phrases à ce sujet, l'on n'en retrouvait trace ni dans les procès-verbaux, ni dans les documents officiels, et tout cela ne reposait que sur les souvenirs de contemporains qu'il avait lui-même interrogés; en définitive, ce n'était que grâce à quelques poèmes de Danie – pour le moins énigmatiques – que lui-même et ses semblables étaient passés à la postérité. Il avait vu des anges dans le veld, au-dessus de la mangeoire ou à côté du placard mural au-dessus de son lit, des compagnons de voyage presque invisibles l'avaient

escorté sur les routes, des voix lui avaient parlé, la lumière avait illuminé son regard et l'avait aveuglé, des flammes étranges s'étaient dressées au-dessus des buissons sans consumer les branches, des vents violents avaient soufflé dans les plaines sans toucher aux brins d'herbe ; il y avait eu des tourbillons et des colonnes de feu, et la présence continue du Seigneur Dieu, « *une voix mais pas une voix qui parle, des mots que j'entends mais pas comme si un être humain me disait quelque chose* » ; des miracles dans la terre aride, les pierres que l'on entassait pour le mur de l'enclos, le sillon que l'on creusait dans la terre sèche, la chandelle de suif que l'on allumait le soir pour lutter contre l'envahissement de la nuit. Il avait maladroitement tenté de décrire l'expérience qu'il avait vécue dans un néerlandais laborieux de paysan à moitié illettré, employant des mots dont il ne comprenait qu'imparfaitement le sens, empruntant dans son psautier et dans sa Bible des images et des expressions qu'il alignait en rang d'oignons pour finalement, de manière plus ou moins mystérieuse, les élever plus haut que la somme de leurs parties, lesquelles étaient pourtant bien peu prometteuses. Mais quoi ? Il ne parvenait même pas à formuler la question de manière satisfaisante, et encore moins à trouver une réponse. Il n'y avait pas là matière à écrire ne fût-ce qu'un article, encore moins à tourner le film dont madame Duifie rêvait avec tant d'optimisme ; nulle raison de reporter des rendez-vous, de se soustraire à des obligations, de prendre congé à l'improviste et de retourner en catastrophe dans cette ville, dans cet hôtel, dans cette chambre. Il entreprit tout doucement de mettre de l'ordre dans les livres et les papiers posés sur la petite table. Aucune raison, certes, mais tout de même une excuse acceptable ; il s'efforça aussitôt de chasser cette pensée de son esprit. Rien ; qu'obtiendrait-il de plus s'il essayait d'aller à Witlaagte, là où Jood était allé chercher la pierre tombale, ou de retrouver le vieux Kosie Landman ? Pourtant, songea-t-il – l'idée d'accepter cette

conclusion comme définitive et de jeter l'éponge lui répugnait encore —, pourtant quelque chose s'était produit : dans cette maison obscure où les gens étaient assis en cercle à la lumière de la bougie, dans la poussière et la chaleur où l'on transportait et empilait les pierres jour après jour pour construire un mur, dans le veld où les moutons passaient d'un buisson à l'autre et broutaient l'herbe rare avec délectation, dans les mots et les expressions empruntés à une langue étrangère, à l'intérieur de cet espace, de ces frontières mal définies, quelque chose était advenu, quelque chose dont le pasteur Heyns et Jodocus de Lange, chacun à sa manière, avaient eu conscience, bien que tous deux eussent échoué à l'exprimer, quelque chose qui avait survécu au temps, à la distance, aux hésitations, aux formules maladroites : l'être humain que l'on allume comme on allume une bougie, qui s'embrase et s'enflamme ainsi qu'une torche, les buissons du veld qu'irradie la chaleur d'un feu destructeur et les moutons qui continuent à brouter comme si de rien n'était. Quelque chose s'était produit.

Il remit sa décision au lendemain ; il était de toute façon trop tard pour poursuivre le voyage, il passerait la nuit ici. Déjà dans la petite chambre blanche où il était en train de lire la nuit tombait, à travers les vitres dépolies de la fenêtre, de l'autre côté de la rue, les bâtiments se reflétaient dans la lumière du crépuscule, la courte journée d'hiver était déjà presque à son terme. Demain, il prendrait une décision au sujet de Witlaagte et de Kosie Landman et, quel qu'en soit le résultat, il passerait au musée rendre son livre à madame Duifie. Ce soir, il était trop fatigué. Il rabattit le couvre-lit, ôta ses chaussures d'un coup de pied et s'allongea pour faire un petit somme.

Il y avait trop longtemps qu'il était parti : non, se dit-il pourtant au moment même où cette pensée lui traversait l'esprit, ce n'est pas vrai, dire cela reviendrait à porter un jugement, alors qu'il ne souhaitait faire qu'une simple

constatation. Il s'était absenté pendant une longue période, il avait rompu tout lien avec ce pays étranger dont il avait oublié la topographie et désappris en bonne partie la langue. Du reste, quand avait-il l'occasion d'entendre ou de parler l'afrikaans, en tout cas l'afrikaans qu'il avait appris enfant, l'afrikaans des gens de la campagne, des paysans qui parlaient de choses de la vie quotidienne? Quelles étaient ces voix qu'il entendait lorsqu'il somnait dans le sommeil et qu'il en oubliait qu'il se trouvait dans une chambre d'hôtel? Des voix claires, distinctes les unes des autres sans qu'il fût pour autant capable d'en reconnaître une en particulier, ni même de dire si elle appartenait à un homme ou à une femme : des expressions tirées d'une conversation ou de plusieurs conversations simultanées, des bribes qui ne voulaient pas dire grand-chose en elles-mêmes, qui n'auraient aucun sens si on les couchait sur le papier mais qui acquéraient une signification grâce à l'intonation, à l'inflexion des voix, à l'accent mis sur des syllabes apparemment arbitraires et aux pauses parfois presque imperceptibles entre les mots, de sorte que les silences contribuaient tout autant à la phrase que les mots prononcés à haute voix. Ces voix, à qui appartenaient-elles et d'où venaient-elles, souvenirs d'un passé lointain, qui sommeillaient dans l'inconscient à l'insu de tous, échos, hallucinations ou pure imagination? *C'est sûr et certain. Surtout n'oublie pas, demain matin. Treize mille. Il l'a assommée de paroles. Voilà le genre de femme que c'est.* Les voix mouraient, les mots s'estompaient, seules demeuraient des intonations de plus en plus vagues, les voix d'une communauté isolée, repliée sur elle-même, dont les membres s'entretenaient à demi-mot de sujets familiers que leurs interlocuteurs comprenaient sans explication. Lui aussi, jadis, avait appartenu à cet univers clos, il en connaissait inconsciemment, sans qu'il eût besoin de réfléchir, les secrets de langage, la complexité du code, mélange d'inflexions et de silences, mais c'était il y a longtemps, et tandis qu'il somnait peu à peu dans le

sommeil, cette connaissance lointaine rejaillissait en lui sans qu'il pût en rien en influencer ni en contrôler le processus. Il vivait dans un pays où l'on parlait une langue étrangère, car tous avaient oublié l'ancienne langue qu'il fallait tirer des tréfonds de l'oubli, hisser vers la lumière. Les voix qui l'entouraient au quotidien continuaient de murmurer et de s'entremêler, les mots devenaient inaudibles, la langue que l'on parlait jadis s'était métamorphosée en un système de signes remplaçables, interchangeables, la valeur que possédait autrefois le mot s'était déplacée vers d'autres systèmes. De ce mélange ne se détachait aucun mot en particulier car plus aucun n'offrait de résistance, nulle interruption ne venait plus troubler le brouhaha dans lequel le silence eût pu se faufiler pour apporter une perspective originale et contribuer à lui donner quelque valeur ; le langage ne servait plus à transmettre la connaissance, ni même à la partager, mais à chasser le silence, et les mots dont il se composait encore par hasard n'étaient que des jetons brillants capturant la lumière quand on les lançait par poignées.

Dérivant dans l'obscurité, il s'enfonça dans la foule compacte, aveuglé par la vive lumière qui passait et repassait mécaniquement devant ses yeux à intervalles réguliers. Il comprit dans son sommeil qu'il assistait à une présentation à la presse, une réception, mais qu'il n'était plus en état de s'opposer à ce qui allait lui arriver désormais, qu'il était livré pieds et poings liés au cours imprévisible du souvenir, à des passions encore plus insondables, encore moins reconnaissables, à tous ces gens serrés les uns contre les autres tenant leur verre à la main, noyés dans un brouhaha de voix et dans le voile de la fumée de cigarettes contre lequel la climatisation n'avait qu'une efficacité limitée, qui écoutaient sans entendre et parlaient sans rien dire, guettant quelque proie nouvelle par-dessus les épaules et au-delà des visages de leurs interlocuteurs pendant que le flash de l'appareil photo envoyait ses signaux réguliers, incompréhensibles.

Il flottait à la dérive, comme pris dans un tourbillon ; dans son sommeil, impuissant, il étendit les mains pour se protéger du maelström qui l'aspirait vers le bas ; devant ses yeux tout était noir, un visage impossible à reconnaître flottait encore çà et là tandis que la lumière lointaine du flash capturait à intervalles réguliers son front, sa main ou son épaule sans qu'il fût en son pouvoir de la retenir ni de s'en protéger, d'en renverser le courant ni de lui échapper, puis il se réveilla en sursaut dans le lit de sa chambre d'hôtel, pris d'angoisse, et se rendit compte que c'était un coup frappé à la porte qui l'avait réveillé, bien qu'il fût encore incapable de réfléchir ou de réagir. Il demeura un instant immobile, écoutant les bruits de pas qui s'éloignaient dans le couloir et s'estompaient au loin.

Après qu'il se fut endormi, l'obscurité envahit entièrement la pièce et seul le rectangle de la fenêtre brillait d'un éclat terne dans la grisaille. Encore hébété par son sommeil trop bref, trop agité, il se redressa et demeura un moment assis au bord du lit. La lampe de chevet ne fonctionnait pas et lorsqu'il se leva pour allumer le plafonnier, un néon se mit subitement à clignoter et inonda la petite chambre blanche d'une clarté impitoyable.

Le bar résonnait de voix masculines et du ronronnement d'un poste de télévision, le salon était occupé par deux jeunes couples qui buvaient un verre ; dans un coin de la pièce, un grand écran diffusait des images de violence confuses et incohérentes auxquelles personne ne prêtait attention. Un immeuble en flammes, une foule agglutinée devant la caméra, qui agitait les bras en tous sens et brandissait bâtons et banderoles, un véhicule renversé, des taches rouges éclairant l'asphalte ; seule l'insistance de la caméra, omniprésente, permettait de supposer qu'il s'agissait de taches de sang. De temps à autre, l'une des deux femmes levait les yeux pour regarder par-dessus son épaule, se retournait presque aussitôt vers sa compagne, rassurée de voir que rien

d'extraordinaire ne s'était produit. Il porta son regard vers l'écran ; le son était si bas qu'il n'entendait rien et que le sens des images – en admettant qu'il y en eût un – lui échappait. Il se rendit compte qu'il avait glissé en dehors du cercle dans lequel ces choses se produisent, où ce type d'événements était programmé, et qu'il s'était égaré dans une réalité autre, plus rare et plus inquiétante. Il traversa le hall, sortit dans la rue, mais à l'exception de quelques véhicules garés devant l'hôtel le bitume était désert. Il aperçut dans l'angle opposé la Coopérative dont les fenêtres étaient plongées dans la pénombre, un terrain vague : c'était sur l'une de ces parcelles que se dressait autrefois le commissariat de police.

– Ah, Monsieur, vous voilà ! dit le jeune hôtelier en survêtement qui sortait du bar au moment précis où il allait pénétrer dans le bâtiment. Quelqu'un a téléphoné pour vous, nous avons frappé à la porte, mais vous étiez sans doute sorti. «Johannesbourg», devina-t-il instinctivement ; il se demanda quelle crise avait bien pu survenir et s'il serait en état de refaire de nuit le trajet en sens inverse. «C'était madame Engelbrecht», poursuivit le jeune homme en fourrageant derrière le comptoir à la recherche d'un petit mot. «Yvonne Engelbrecht, elle demande que vous la rappeliez. Je vous ai noté son numéro. Les Engelbrecht sont des gens importants, ajouta-t-il en s'éloignant. Son mari est le maire de la ville.»

Il se souvint tout à coup qu'au bureau personne ne savait où il était et fourra le bout de papier dans sa poche ; personne, sauf le propriétaire de l'hôtel et madame Duifie, la dame du musée ; il ne manquait à personne ; son départ, non plus que son absence, n'avait laissé de lacune notable ni causé d'interruption particulière. Dans le coin du salon, la télévision continuait à clignoter imperturbablement et à égrener ses souvenirs de mort et de violence : il n'était pas irremplaçable.

Il était seul dans la salle à manger, tout comme à l'heure du déjeuner ; la femme qui était de service ce soir-là était

la même que celle qui l'avait servi à midi, mais lorsqu'il demanda à consulter la carte des vins, sa question provoqua chez elle un malaise évident qui l'obligea à faire appel au directeur. « Nous n'avons pas un très grand choix, dit ce dernier d'un ton d'excuse, les gens, ici, boivent plutôt du vin doux », ajouta-t-il après une rapide enquête au bar d'où il rapporta une bouteille de vin rouge, plein de sollicitude pour le visiteur dans ce pays où lui-même ne se sentait manifestement pas encore très à l'aise.

Il resta encore un peu à table à siroter son vin après qu'il eut fini de manger, et il était toujours là lorsque les deux couples qu'il avait aperçus en traversant le salon pénétrèrent dans le bar et s'assirent à une petite table dans l'angle opposé; des gens du cru, à en juger par les allusions qu'il percevait de leur conversation, marquée par le volume sonore et l'assurance naïve des gens de la campagne lorsqu'ils sont entre eux. Ce volume sonore, cette assurance, il les avait oubliés, de même que les intonations, les allusions, les sous-entendus et jusqu'au vocabulaire; il les enregistrait incidemment, lui, le client de passage, lui qui buvait du vin rouge, qui observait et écoutait en silence, et il commença vaguement à se souvenir. La serveuse entra et sortait en traînant les pieds pour apporter les plats et faisait claquer derrière elle la porte à double battant; le vin rouge doux que les deux couples avaient commandé commençait à faire effet bien que leur conversation tournât en rond dans le cercle restreint des centres d'intérêt communs aux hommes et aux femmes.

Le son de la télévision était toujours au minimum lorsqu'il traversa le salon pour regagner sa chambre, les images bariolées clignotaient dans la pièce déserte; il entendit, venu du bar, le son du poste que quelqu'un avait allumé pour accompagner ces clignotements, et auquel se mêlaient les voix et les rires des hommes. Il voulait simplement traverser la pièce, il ne voulait pas regarder; il s'arrêta pourtant et fixa

l'écran de loin, comme malgré lui. Il ne lui fallut pas longtemps pour reconnaître l'image, saisir le contexte et savoir de quoi il était question : c'était l'émission de Doreen, pour laquelle elle s'était battue pendant des semaines et qu'elle avait finalement réussi à imposer grâce à l'intervention de Michael, malgré les réticences de Jaco. Doreen, toute de bleu vêtue, arborait une nouvelle coiffure et contenait à grand-peine un sentiment de triomphe ; sa posture, devant la caméra, trahissait son assurance presque agressive sans qu'il eût besoin d'entendre le son de sa voix. Elle présentait l'émission avec Eddy, dont le regard perdu dans le vague montrait de toute évidence qu'il avait quelque mal, ce soir-là, à suivre son texte : il y eut soudain un moment d'incertitude, un début de panique aveugle qui n'était vraisemblablement perceptible que pour l'unique téléspectateur dont l'attention était centrée sur les traits de son visage et qui ne prêtait pas attention aux paroles qui accompagnaient son expression, puis la caméra, très vite, se déplaça vers Doreen. Seul un œil exercé pouvait, derrière les masques qui fixaient l'objectif en souriant, déceler les infimes fissures, les fêlures ; pour Eddy, les dés étaient jetés, il était désespérément, irrémédiablement perdu. Son divorce n'avait pas arrangé son problème d'alcoolisme et la relation qu'entretenait Doreen avec Michael faisait déjà depuis plusieurs semaines le tour des couloirs, des bureaux et de la cafétéria. À l'écran, toutefois, en cet instant, Eddy était parvenu à se ressaisir et tous deux se regardaient en souriant, comme des collègues qui présentent une émission en bons camarades ; l'image dansait imperceptiblement sur un écran de télévision, dans le salon désert d'un hôtel de province, et se démultipliait sur la surface brillante des tables basses en matière plastique. Sa vie, songea-t-il dans le salon où résonnaient les rires des hommes assis au bar, les claquements de la porte de la salle à manger et les voix des jeunes couples en train de dîner, c'était cela : un petit monde hermétiquement clos de studios insonorisés et

de lumières aveuglantes ; les batailles acharnées autour des tables de conférence, les campagnes de ragots à la cafétéria et dans les couloirs, les efforts, le dévouement, l'absence totale de pitié, la rapide ascension de Doreen et le déclin inexorable d'Eddy, et dehors le vide, l'obscurité, une ville où il n'était plus chez lui et où il ne pourrait plus jamais être chez lui, une rue déserte, une parcelle vide dont les immeubles avaient été démolis. Dans quelques jours il serait de nouveau dans son univers, il serait de retour, mais cela ne lui procurait ni certitude ni consolation.

Sa chambre se résumait à un rectangle blanc et fonctionnel qu'éclairait impitoyablement le rayonnement uniforme du néon : un lit, une penderie, une table, une chaise, un lavabo, un petit cendrier et une Bible sur la table de nuit, trois cintres en fil de fer dans l'armoire : ne manquait, dans cet avatar laïc de la cellule monastique, qu'un crucifix au mur. Il faisait très froid ; il tira les maigres rideaux, alluma le petit radiateur électrique et s'installa au milieu de la pièce. Il pouvait continuer à feuilleter la documentation qu'il avait apportée, lire quelques pages du livre de Jood ; il avait aussi apporté un peu de travail et quelques livres de chez lui, mais dans cette petite pièce blanche et vide où il attendait que l'unique barre du radiateur se mît à rougeoyer, rien de tout cela ne parvenait à éveiller son intérêt. Le silence était total : à l'endroit où sa chambre était située, tout au fond du couloir, les bruits du bar, du salon ou de la cuisine n'arrivaient pas, la ville elle-même semblait s'être endormie à la tombée du jour : il n'entendait aucun bruit de voiture, aucune voix dans le lointain, aucun aboiement dans le froid immobile de l'hiver ; pourtant, de l'autre côté des vitres dépolies, de l'autre côté de l'obscurité, il devait bien y avoir quelque part d'autres gens, des salons où la lumière était allumée et dans lesquels la dame de l'épicerie, madame Duifie, au musée, ou

le vieux Kosie Landman, avaient les yeux rivés sur leur écran de télévision qui clignoterait jusqu'à l'heure du coucher. Perdu dans ses pensées devant le pauvre petit radiateur, il avait l'impression d'être prisonnier entre les parois transparentes et luisantes d'une crevasse après avoir glissé le long de la pente d'un glacier où ni la main ni les pieds ne trouvaient prise, rendant impossible tout retour au monde d'en haut. Avait-il lui aussi vécu dans ce silence et ce froid sans y prêter attention, avait-il connu ces soirées dans cette petite ville et survécu à ces nuits hivernales sans en avoir gardé le moindre souvenir ? Le soir, après dîner, il faisait ses devoirs dans sa chambre, lisait ou vaquait à quelque occupation personnelle en attendant l'heure du coucher, percevait encore un moment la faible lueur que dégageait dans le couloir la lampe du salon où ses parents étaient assis, entendait au loin le son de la radio que l'on avait allumée pour les informations de neuf heures. S'il lui arrivait de se réveiller pendant la nuit, c'était dans un silence semblable à celui-ci, et dans le noir complet ; il se rendormait, rassuré de se trouver dans un environnement familial, qu'il reconnaissait même dans l'obscurité.

Peut-être devrait-il profiter de ce court séjour pour se réadapter aux habitudes locales et pour se coucher tôt, peut-être devrait-il prendre un somnifère pour voir si cela l'aiderait à trouver le sommeil. En fouillant dans son sac de voyage, il trouva sa trousse de toilette et en sortit un comprimé ; il n'était pas pressé, pour la première fois depuis des années il n'y avait ni urgence ni hâte, il avait toute la soirée, toute la nuit devant lui. Madame Duifie lui avait demandé de lui rapporter le livre au musée ; pour le reste, il n'avait aucune obligation. Il avait toujours la possibilité de rendre visite à monsieur Kosie Landman, d'aller à Strydfontein, et il était probable qu'Yvonne Engelbrecht attendît réellement qu'il lui téléphonât, mais c'étaient là des questions au sujet desquelles il ne pouvait encore prendre aucune décision ; avec un peu de

chance, la nuit lui porterait conseil. Il pourrait alors partir, quitter cette ville une fois pour toutes.

Toujours perdu dans ses pensées, il s'assit de nouveau à la petite table où il avait laissé ses livres, ses photocopies et ses notes, qu'il se mit à feuilleter en attendant la torpeur et le flou bienfaisants qui mettraient un terme à cette journée. Il songea que, quelles que soient les surprises que puissent lui réserver Strydfontein ou Kosie Landman, trop rares étaient, en dépit de la promesse initiale, les choses qu'il pourrait se représenter ou exprimer par des mots, et constata, non sans un certain agacement, que ses pensées tournaient toujours autour de Daniel Steenkamp. Un berger poète, un voyant boer, un ange planant dans le veld au-dessus des buissons ne constituent pas un tremplin permettant d'atteindre un quelconque but ; la révélation – à supposer qu'il y en ait une – est inaccessible. La langue est devenue étrangère, le sens des mots s'est perdu à jamais et il ne reste plus personne qui puisse servir d'interprète.

Il considéra attentivement la photocopie du premier recueil de poèmes, le texte en néerlandais lissé avec amour par la main précautionneuse du pasteur Heyns avec ses déclinaisons, ses conjugaisons, son tourbillon de majuscules et de points d'exclamation, les Vous, les Dieu, les Seigneur, les Jéhovah, la colère divine et la miséricorde, les lumières, les feux, les vents et tous les autres phénomènes naturels chargés de symboles. Il songea que la méfiance s'installait peu à peu et qu'il finissait par soupçonner à chaque page les traces de la main blanche du pasteur, soigneusement manucurée ; pourtant, même dans les textes non expurgés publiés par Jodocus de Lange, instituteur en retraite, où perçaient, dans les poèmes laborieux, frétilants, incontrôlés, presque violents, libérés de tout caractère édifiant et de toute piété, une vision et une voix originales, même dans ces textes-là les références demeuraient mystérieuses et il faudrait un lexique, ou une concordance, pour interpréter les images

et en exposer en détail la signification. Qu'était-ce en fin de compte que la «*grâce*», que signifiaient les mots «*Ta grâce*», «*Ta voie*» et «*Ta lumière*», à qui s'adressait ce «*Toi, Seigneur Dieu*»? Certes, le témoignage avait été préservé, mais les événements auxquels il renvoyait, irrémédiablement perdus, ne pouvaient plus être restitués de manière convaincante.

«*Dans le veld avec les moutons de mon frère*», précise, au début de l'un des tout premiers poèmes, une note due à l'aimable collaboration du pasteur Heyns, dans un néerlandais somme toute assez correct. «*Moi, Daniel Josias Steenkamp, j'ai vu ces choses de mes yeux.*» «*Noté en témoignage, afin de témoigner.*» Ayant remarqué que cette note ne figurait pas dans les textes authentiques de Jodocus de Lange, il se demanda si cette omission avait un sens et s'il pourrait tirer de ces maigres sources quelque renseignement supplémentaire d'ordre biographique. Certaines se présentaient sous forme de citations de versets bibliques: «*I Rois 19, 11*», lut-il dans un cunéiforme aussi mystérieux que le poème auquel il était censé servir d'explication, et cela lui rappela la présence de la Bible sur la table de nuit. À l'école, il avait appris par cœur, dans l'ordre, la liste de tous les livres de la Bible, mais comme il n'avait guère eu l'occasion, depuis lors, d'utiliser ces connaissances ésotériques, il dut rechercher la citation: «*L'Éternel dit: Sors, et tiens-toi dans la montagne devant l'Éternel!*» lut-il sans comprendre. Le poème, tout aussi obscur, renvoyait à l'invocation de quelque divinité cachée, à la contemplation ébahie d'une splendeur presque ineffable. Comment interpréter la tentative de décrire l'indescriptible? La réaction la plus appropriée était-elle l'étonnement, l'admiration ou la pitié souriante?

Il entendit soudain des voix dans la rue jusque-là silencieuse. «*D'accord, Basie, salut!*» cria quelqu'un, auquel répondit un chœur de «*Salut! Bye-bye!*»; c'était un groupe d'Afrikaners qui se disaient au revoir en faisant claquer les portières de leurs voitures, ou, pour certains, de leurs